

LES
APPARENCE
TROMPEUSES,
COMEDIE.

Par Mr DE BOISROBERT.

Tom. VII.

PP



ACTEURS.

Dom ALONCE d'Aragon, Gouverneur de Gayette.

REMOND, Valet de D. Pedro Colona.

ISMENE, fille de D. Alonce, amoureuse de D. Cesar.

FLERIDE, amoureuse de D. Cesar.

CELIE, Servante d'Ismene.

NIZETTE, Servante d'Ismene.

GALOPIN, Valet de D. Joïan.

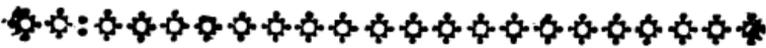
D. CESAR, Amoureux de Fleride.

LE GOUVERNEUR du Château.

D. JOUAN, amoureux d'Ismene.



LES
 APPARENCES
 TROMPEUSES,
 COMEDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. ALONCE, REMOND,

D. ALONCE *lisant une lettre.*

» **C**OMME nous nous aimons dès
 » notre adolescence ,
 » D. Alonce , à vous seul je ferai
 » confidence ,
 » Du malheur qui m'est arrivé ,

Ff ij

340 LES APPARENCES

- » Par mer , un Cavalier de ce lieu s'est sauvé ;
- » Dans le port le plus proche , & ce doit être
- » au vôtre.
- » A ce crime commis il en ajoute un autre ;
- » Il enleve ma fille, ils s'aiment fort tous deux.
- » S'ils tombent en vos mains , rendez vous-en
- » le maître ,
- » Traitez les bien pourtant , en vous assurant
- » d'eux :
- » Ce Courier dépêché vous les fera connoître

à Remond.

J'Ai sujet d'honorer celui qui vous envoie ;
Vraiment son souvenir me donne grande joye ;
Votre Maître a raison , lui qui connoît ma
foi ,

De se promettre tout d'un ami tel que moi.
C'est mon vieux camarade, & dès notre jeune
âge

J'ai connu sa noblesse , & j'ai vû son courage :
Nous avons dans la Flandre , en l'école de
Mars ,

Sous mêmes Officiers couru mêmes hazards.

Oui , je le servirai de toute ma puissance ,
Et ne tromperai pas sa juste confiance.

Voyez donc , mon ami , pour faire mon de-
voir ,

Si ce qu'il veut de moi se trouve en mon pou-
voir ;

Avez - vous quelque indice , avez-vous quel-
que doute ,

Que celui dont il parle ait suivi cette route ?
 Je vous répond de lui, mais très certainement,
 S'il fuit , ou s'il prend port dans mon Gouver-
 nement.

Mais quel est ce galand qui lui ravit sa fille ?
 Connoissez-vous son nom , sçavez-vous sa fa-
 mille ?

R E M O N D.

Son nom est D. Cesar , il est du noble sang
 Des Ursins , qui par tout tiennent un digne
 rang.

Je vous laisse à juger si je le dois connoître ,
 Il enleve Fleride , espoir seul de mon Maître :
 Car c'est sa fille unique , & le bruit court
 d'hier ,

Qu'il a t^u pour elle un jeune Cavalier :
 Chacun dit qu'il l'amene, & ce bruit continuë :
 Enfin , on n'a point sçu ce qu'elle est devenuë,
 Depuis qu'il est en fuite , elle a suivi ses pas ,
 Ils s'aiment , on le croit.

D. A L O N C E.

Moi , je n'en doute pas.

R E M O N D.

Sans votre autorité je n'ose faire instanc^e
 Si prenant de vos gens , vous me donniez li-
 cence

De visiter la Ville & de chercher par tout ,
 Dans les logis garnis , de l'un à l'autre bout ;
 Nous le découvririons ; car j'ai quelque lu-
 miere

F f iij

342 LES APPARENCES

Qu'il aura fait ici sa descente première..

D. A L O N C E.

Quel indice avez-vous ?

R E M O N D.

Assez grand , je connois
Son Valet , & l'ai vû qui se cachoit de moi ,
Quand j'ai mis pied à terre en mon hôtellerie ;

D. A L O N C E.

L'avez-vous pas fait suivre ?

R E M O N D.

Oui , quelque ami l'épie ;
Et nous sçaurons par lui toute la vérité ,
Si je lui appuyé de votre autorité.

D. A L O N C E.

Oui , je vous la promets , vous l'aurez toute
entière ,

Voyez donc si l'on peut avoir quelque lumière
Du lieu de sa retraite , & m'en donnez avis ,
Nous irons en personne , & ferons bien suivis :
Il n'est pas à propos qu'incertain je m'y ren-
de :

Je ferois , comme Juge , une faute trop grande ;
Car dès qu'il sentiroit qu'on le viendroit cher-
cher ,

Il fuiroit ma présence , & pourroit se cacher.

R E M O N D.

C'est très-bien avisé : d'une adresse subtile ,
Nous allons découvrir s'il sera dans la Ville ;

Pour vous en avertir.

D. A L O N C E

J'appuyrai vos desseins ,

Et je l'arrêterai , s'il tombe entre mes mains.

Allez.

(tout seul.)

Ah ! que ta garde , honneur , est difficile !

Entre les foibles mains d'un sexe si débile ;

On ne peut , quoiqu'on fasse , éviter son destin.

SCENE II.

D. ALONCE , ISMENE , CELIE.

D. A L O N C E ,

Vous vous levez , ma fille , aujourd'hui
bien matin !

Comment de si bonne heure êtes - vous éveil-
lée ?

I S M E N E .

Ne pouvant plus dormir , je me suis habillée.

D. A L O N C E .

Qu'avez-vous dans l'esprit qui vous réveille
ainsi ?

Êtes-vous déjà d'âge à prendre du souci ?

I S M E N E .

Vos intérêts font seuls mon soin & mon étude,
Et je n'aurois sans vous aucune inquiétude :

F f iij

344 LES APPARENCES

On m'a dit qu'un Courier vous venoit d'arriver ,

J'ai voulu voir qui c'est , cela m'a fait lever ;
Mais je vous vois pensif plus qu'à votre ordinaire :

D'où vous naît ce chagrin, qu'avez-vous donc
mon pere ?

D. A L O N C E. . .

Je suis pere , ma fille, & ce nom me fait peur ;
Figurez-vous en moi de voir un Voyageur ,
Qui sçait , s'étant perdu , qu'un voleur qu'on
redoute

En vient d'affaîner un autre sur sa route.

Je suis comme un Pilote errant au gré de l'eau,
Qui proche d'un écuëil voit flotter son vaisseau

Où quelqu'autre à ses yeux vient de faire
naufnage ,

Et craint avec raison un semblable dommage.
Notre honneur en ce monde , errant au gré
du sort ,

Tout m'y paroît écuëil , j'y vois par tout la
mort.



SCENE III.

ISMENE, CELIE.

I S M E N E.

Admirez cette humeur : qu'en dites-vous ;
Celie ?

D'où lui peut procéder cette mélancolie ?

C E L I E.

Je ne sçai , je l'ai vû d'abord tout effaré ,

Plus que son voyageur il me semble égaré ,

Et paroît agité bien plus que son navire.

A qui diable en veut-il ? qu'est-ce qu'il nous
veut dire ?

A quoi bon ce sermon & ces moralités ,

Ce voleur , cet écueil qu'il a représentés ?

I S M E N E.

Ce Courrier a broüillé peut-être sa cervelle ;

Vous verrez que de Naples il a quelque nou-
velle

Qui le trouble & le fâche.

C E L I E.

Et jugez-vous pourquoi ?

I S M E N E.

Je sçai qu'il n'est pas bien avec le Viceroi.

346 LES APPARENCES

C E L I E.

Non , son raisonnement , ou je suis une bête,
Marque assez qu'il aura quelque autre chose
en tête ,

Il ne fait pas ainsi le Caton tous les jours.

I S M E N E.

Rappelons, je vous prie, un peu tous ses dis-
cours

Notre honneur , m'a - t'il dit , est moins sûr
dans le monde ,

Qu'un vaisseau que le vent agite dessus l'onde,
Tout me paroît écuëil , je vois par tout la
mort.

C E L I E.

J'y fais réflexion , il n'a pas tant de tort ,
De ses moralités je devine la cause ;

Il aura découvert sans doute quelque chose

De votre promenade , & prévoit du danger

Dans votre engagement avec cet Etranger ;

A trop de liberté votre humeur se hazarde ,

Un vieillard soupçonneux qui sans doute y
prend garde ,

A lieu de les trouver plus étranges de vous ,

Qui peut - être aujourd'hui recevrez votre
époux :

Vous sçavez qu'à D. Jolian vous êtes accordée.

I S M E N E.

Mais je n'ai jamais vû cet époux qu'en idée ,

Non plus que lui sur moi n'a pas jetté les yeux.

C E L I E.

Et ce nouveau galand , le connoissez - vous
mieux ?

I S M E N E.

Oui, j'ai connu son cœur, & j'ai vû son visage.

C E L I E.

Il n'a pas eu sur vous un pareil avantage ,
Il ne vous a point vûë. Il le faut avouer ,
Il a des qualités qu'on ne peut trop louer :
Il peut de la plus belle engager la franchise ,
Mais vous sçavez enfin que vous êtes promise.

I S M E N E.

C'est par galanterie , & pour me divertir
Qu'à son doux entretien j'ai voulu consentir ,
Ce n'est point par amour ; toutefois je con-
fesse

Que j'ai pû devant lui marquer quelque foi-
bleffe.

Puisque pour l'observer vous avez eu des yeux ,
Avouëz qu'il a l'air & noble & glorieux ,
Qu'il a je ne sçai quoi qui surprend & qui
charme ,

Qu'il n'est point de fierté que sa voix ne dé-
farme.

S'il s'obstinoit , Celie , à demander un cœur ,
On manqueroit peut-être au besoin de vigueur.
Pour moi je prendrois force , & ferois résis-
tance ,

348 LES APPARENCES

Je crois n'avoir pour lui que de la complaisance.

Si c'est amour naissant, si c'est desir formé,
Vous l'expliquerez mieux si vous avez aimé.
Pour moi, qui de l'amour ignore le mystere,
Je sens que la rigueur de l'hymen, & d'un pesé,
Ne m'empêcheront pas malgré toutes leurs
loix,

De voir ce Cavalier une troisiéme fois.

C E L I E.

Si vous êtes, Madame, à ce point résoluë,
Et si vous méprisez la puissance absolüë
D'un pere, qui vous lie avec un autre époux ;
Avant que vous résoudre à disposer de vous,
Tâchez à tout le moins de prendre connois-
sance

De celui qui vous charme avec tant de puis-
sance :

Aimer un inconnu, c'est faire un mauvais
choix.

I S M E N E.

Je ne le connois point ; mais à l'air, à la voix,
Il m'a paru si noble, il m'a paru si brave,
Et de si bonne grace il s'est dit mon esclave,
Qu'il faut que dans ce jour nous nous éclair-
cissions,

Et jusques dans le cœur que nous nous connois-
sions.

Il s'est voulu cacher sous le faux nom d'Alvare ,

Je le veux mieux connoître , il faut qu'il se déclare. •

C E L I E.

Vous le reverrez donc ?

I S M E N E.

Je cede à mon destin ,

Où , je le reverrai dans ce même Jardin.

C E L I E.

Votre pere, Madame, encore s'y peut rendre ,
Ainsi qu'au premier jour , & peut vous y surprendre.

I S M E N E.

Il ne m'a pas surprise. Il est vrai que le jour
Que le hazard m'offrit ce doux objet d'amour,
Mon pere qui nous tient au logis resserrées,
Sur le bord de la Mer nous ayant rencontrées,
La frayeur me saisit sitôt que je le vi ,
Comme il est tous les jours, de ses Gardes suivi
De ce Jardin fatal la porte étant ouverte ,
J'y courus pour me perdre en évitant ma perte,
J'y vis ce Cavalier si charmant à mes yeux.
Le grand trouble où j'étois, le rendit curieux,
Comme il s'en figura la cause plus terrible ,
Il m'offrit son secours , j'y parus très sensible.
Son abord me surprit, son offre me charma ,
Mon entretien lui plut , & je crois qu'il m'aid
ma ,

350 LES APPARENCES

Je le quittai pourtant , & voulu disparaître
Voyant qu'il s'obstinoit à me vouloir con-
noître.

Son respect me retint , & j'accrus son espoir
Par le seul trait d'un œil que je lui laissai voir.
Je suis en ce lieu même encore revenuë :

Et quoi qu'il m'ait pressée il ne m'a point con-
nuë :

Mais je veux étaler enfin tous mes appas ,
Pour faire , s'il se peut , qu'il ne m'échappe
pas.

C E L I E.

Je ne réplique point, vous êtes bonne & sage,
Mais vous risquez beaucoup par ce liberti-
nage ;

Votre pere deffend qu'on vous laisse sortir
Nizette vous épie , & l'en peut avertir ;
Prenons bien garde à nous , il peut nous faire
suivre ,

Il lit dans l'avenir comme il lit dans un livre ;
Il est pronostiqueur , ne le craignez-vous pas ?
Il tire l'Horoscope , il fait des Almanachs ,
Vous ne pourrez jamais éviter sa furie ,
S'il vient à découvrir votre coquetterie.
Voyez par sa morale & son raisonnement ,
Qu'il fait déjà de vous un mauvais jugement.
Je gage que partout il sçait ce que vous faites.

Et que par son art même il devine où vous êtes

ISMENE.

La simple créature !

SCENE IV.

ISMENE, CELIE,

NIZETTE.

NIZETTE.

U Ne Dame est là bas ,

Qui demande à vous voir , ne la verrez-vous
pas ,

Madame ? Elle a l'air noble , elle paroît fort
belle.

ISMENE.

Son nom ?

NIZETTE,

Elle se cache.

ISMENE.

Hé , que me voudroit-elle ?

Qu'elle entre , on ne se peut dispenser de la
voir :

Quoi qu'elle me retarde , il faut la recevoir.

SCENE V.

ISMENE, FLERIDE,
CELIE.

FLERIDE.

JE ne dois plus sentir ma disgrâce & ma
peine,

Puisqu'enfin j'ai l'honneur, belle & charmante
Ismene,

De me voir à vos pieds, & de baiser ces mains
Qui peuvent disposer du destin des humains.

ISMENE.

Que faites-vous, Madame, ah ! c'est me faire
outrage,

Cette soumission sied mal à ce visage !

Madame, levez-vous, la grande humilité

Ne sçauroit s'accorder avec tant de beauté ;

Certes, c'est à vos pieds qu'il faut voir tous
les autres,

Et si j'ai quelque charme, il doit céder aux
vôtres.

FLERIDE.

Je crois trouver en vous, si mon espoir n'est
vain,

Un

Un assuré refuge , un azile certain.

I S M E N E.

Mais que puis-je pour vous ?

F L E R I D E.

Vous êtes genereuse ,

Vous êtes fort puissante , & moi fort malheureuse ;

Vous pouvez donc , Madame , ici me protéger.

I S M E N E.

Dites-moi votre mal , s'il se peut soulager ,
Et si c'est un secret , que seules on nous laisse.

F L E R I D E.

Non , non , je ne veux plus déguiser ma foiblesse.

Je puis dès aujourd'hui découvrir mon amour ,
Puisqu'il faut qu'on le sçache aussi bien quelque jour.

I S M E N E.

Parlez donc librement , je vous entens , Madame.

F L E R I D E.

Il faut qu'en peu de mots je vous ouvre mon ame.

Je n'abuserai point , adorable beauté ,

Ni de votre loisir , ni de votre bonté ;

Apprenez qui je suis , mais qu'est-il nécessaire
faire

354 LES APPARENCES

Que je vante ma race, il vaut bien mieux m'en
taire ,

Puisqu'en vous avoüant le rang de mes ayeux ,
Mes honneurs , ma richesse , & mon sang glo-
rieux ,

On peut mettre après tout ces vérités en doute,
M'étant fait misérable à celle qui m'écoute.

Je vous avoürai donc seulement que je suis
Un déplorable objet de misere & d'ennuis ,
Qu'il n'est point de disgrâce aux miennes com-
parable ,

Qu'il n'est point sous le Ciel fille plus miséra-
ble.

Je tais le nom de ceux qui m'ont donné le jour,
Car je sens leur honneur blessé par mon amour ;
Je ne veux point mêler leur honte avec ma
peine.

Je dirai seulement , sans faire trop la vaine ,
Que mon sang est fort noble, & que ces tristes
yeux

Ont touché , tels qu'ils sont , des cœurs am-
bitieux.

J'étois de mon pays l'amour & les délices ,
Je n'y voyois qu'encens , que vœux , que sa-
crifices ;

Et l'on tombe aisément aux pièges des fla-
teurs ,

Quand on devient l'objet de tant d'adorateurs.
Entre mes prétendans , un de qui le courage ,

Le mérite & le sang répondoient au visage ,
 Se vit de ses rivaux en peu de jours vainqueur ,
 Eluda leur recherche , & me gagna le cœur.
 Ce Cavalier me plût : Qui je vous le confesse,
 Vous êtes fille , Ismene , excusez ma foiblesse ;
 Si vous aviez connu sa grace & son esprit ,
 Vous vous seriez renduë au charme qui m'e-
 prit.

Sa passion fut grande , & je m'y laissai prendre.
 L'honneur bernoit pourtant une amitié si ten-
 dre ,

Il n'entreprit jamais rien qui pût démentir
 Les respects qu'à l'abord il m'avoit fait sentir ;
 Mais comme Amour sur nous avoit toute puis-
 sance ,

Il gagna quelque fille , & non sans ma licence.
 Presque toutes les nuits cet Amant se rendoit
 Au Jardin sur lequel ma chambre répondoit.
 Là s'accrurent nos feux , & là nous assurâmes
 Sous le saint noeud d'hymen la foi que nous
 jurâmes.

Ainsi par la parole assez innocemment
 Nous tâchions d'adoucir notre amoureux
 tourment ,

Lorsqu'un rival superbe , & bouillant de colere
 De voir qu'en m'adorant il n'avoit sçu me
 plaire ,

Veilla mes actions , & sans rien épargner ,

356 LES APPARENCES

Gagna le même esprit qu'on avoit sçu gagner ;
Il sçut notre commerce , & cette ame enragée
Ne pouvant supporter de me voir engagée ,
Résolus de me perdre , & de faire périr
Celui de qui la grace avoit sçu m'acquérir.
Comme il s'étoit instruit de toute cette affaire ;
Et qu'il avoit appris le signal ordinaire ,
Il prévint cet Amant pour qui je meurs d'en-
nui ,

Ma fenêtre s'ouvrit , & je le pris pour lui.
Ce malheureux trahi parut à l'instant même ;
Qui se sentit saisi d'une douleur extrême :
Car il eut lieu de croire , en entendant ma
voix ,

Qu'on occupoit sa place , & que j'y consen-
tois.

Sitôt que ce rival , qui le venoit attendre ,
Le vit à la muraille , & le sentit descendre ;
Avec deux pistolets d'abord il l'attaqua.
La fortune voulut que le premier manqua ;
Mon Amant plus heureux l'attaqua de l'épée ,
Que je vis dans son sang en un moment trem-
pée :

Dès qu'il eut fait ce coup , avant que s'écha-
per ,

Perfide , me dit-il , vous me vouliez tromper.
Votre Galand est mort, jouissez de son ombre,
Qui des heureux Amans n'accroîtra plus le
nombre.

TROMPEUSES. 357

Je voulus répartir ; mais il étoit bien loin ,
Je rappelai mon cœur , j'en avois grand be-
soin.

Ce mort , de mon amour découvroit le myst-
tere.

Au bruit, du voisinage on éveilla mon pere ;

Une frayeur mortelle en mes os se glissa ,

Le Jardin fut ouvert , la Justice passa :

Mon pere en m'appellant m'acheva de con-
fondre ;

Je m'enfuis toute émuë, au lieu de lui répon-
dre ;

Et cherchai d'éviter ce désordre & ce bruit

Chez une mienne amie où je passai la nuit.

J'appris dès qu'il fut jour que j'étois accusée

D'une mort par mes yeux innocemment cau-
sée ;

J'appris que mon Amant qui me blâmoit à tort,

Pour s'enfuir en Espagne , alloit gagner un
port ;

Et folle , j'entrepris aussitôt de le suivre.

Il m'emportoit l'honneur sans que je ne puis-
sive.

Croyant que dans Gayette il étoit descendu ;

J'y cherche , mais en vain , le bien que j'ai
perdu.

Cependant , sans appui , pauvre fille abusée ,

Aux injures du sort je demeure exposée.

358 LES APPARENCES

N'osant revoir mon pere après cet embarras ;
Ce qui me fait jeter pleurant entre vos bras.
Recevez une fille , & noble & fort bien née ;
Car je la suis encor , malgré ma destinée ,
Qui s'offre pour esclave en cette extrémité ,
Dont vous serez servie avec fidélité.

Madame , au nom des Dieux , sauvez-moi de
la honte.

Je ne puis plus parler, la douleur me surmonte.
Ces pleurs, mieux que ma voix, vous deman-
dent secours ;

Et si votre pitié n'en arrête le cours ,
Si je sens vainement votre grace implorée ,
Vous me verrez ici mourir désespérée.

I S M E N E.

Madame , ah ! levez-vous , vous me faites
grand tort ,

Votre malheur me touche , & je plains votre
fort.

Oui, demeurez, Madame, oui, j'en serai ravie,
Non pour servir ici , mais pour être servie.

Effuyez donc ces pleurs , étouffez ces soupirs,

Oui , vous serez servie au gré de vos desirs.

Comment vous nommez-vous ?

F. L. E. R. I. D. E.

On me nomme Lucesse.

I S M E N E.

Je reçois avec joye une si digne hôtesse.

TROMPEUSES. 359

Entrez, Madame, entrez, je vais faire sçavoir
Cet honneur à celui qui le doit recevoir.

Je dois tout à mon pere, il faut par bien séance
Qu'il sçache que chez lui je prens cette li-
cense :

Je vous répons de lui , je le connois assez.

F L E R I D E.

Le Ciel , si tous mes vœux se trouvent ex-
aucez ,

Vous rendra ce bienfait avec double justice,

Autant qu'il m'est contraire , il vous sera pro-
pice.

SCENE VI.

CELIE , ISMENE.

C E L I E.

MAis pensez-vous, Madame, en bonne
vérité ,

Que Monsieur votre pere ait tant de charité ?

On doit connoître mieux celle à qui vous la
faites ,

Et devez prendre garde étant ce que vous êtes.

360 LES APPARENCES

I S M E N E.

A quoi ?

C E L I E.

Ne voit-on pas des femmes tous les jours,
Qui pour mieux attraper , font de semblables
tours ?

Vous êtes bien facile.

I S M E N E.

Et vous bien ignorante.

C E L I E.

Je ne le cele point , je suis fort défiante.

I S M E N E.

Ses yeux , son port , son geste & sa naïveté
Marquent trop sa Noblesse & sa sincérité.
Elle a dit vrai , sans doute en toute son histoire,
Et je la veux servir , comme je le veux croire.

C E L I E.

Cela n'est pas trop sûr , en un mot je la crains,
Vous observez ses yeux , j'observerai ses mains.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. JOUAN. D. CESAR.

D. JOUAN.



Uel heur fait, D. Cesar, que je vous
trouve ici ?]

D. C E S A R.

Par quel hazard, D. Joüan, vous y
trouvai-je aussi ?

Cette heureuse rencontre avec vous m'est
commune ;

Et j'en dois comme vous graces à la fortune.

D. JOUAN.

Mais , brave D. Cesar , quel heur inesperé
Fait que dans ce jardin je vous ai rencontré ?
Pourquoi dedans Gayette ? il faut que je le
sçache.

Tomé VI,

H h

362 LES APPARENCES

D. C E S A R.

C'est un secret ; D. Jouan. En ce lieu je me
cache ;

Comme je suis en peine , il m'est certes bien
doux

D'avoir pour confident un ami tel que vous.

D. J O U A N.

Votre précaution me paroît assez vaine ,
On se doit mieux cacher quand on se voit en
peine :

Puisqu'ici je vous trouve , on vous y peut trou-
ver.

D. C E S A R.

Je tiens une chaloupe , & je me puis sauver
Si je suis découvert ; d'ailleurs j'ai confiance
En l'hôte, & mon argent me met en assurance.
Je vous ai vû de loin , je m'en suis approché ;
Pour tout autre que vous je me serois caché.

D. J O U A N.

Je rends graces au Ciel, puisqu'en ami fidele,
Je vois l'occasion de vous marquer mon zele ;
Je puis beaucoup ici.

D. C E S A R.

Comment ?

D. J O U A N.

J'aurai l'honneur

De me faire aujourd'hui Gendre du Gouver-
neur.

Sa fille unique Ismene, aussi riche que belle.

Si comme son portrait le bruit en est fidele,
Doit être mon épouse; & la gloire, & le nom
De D. Alonce issu du beau sang d'Arragon,
M'a fait résoudre enfin d'entrer dans sa famille.
Je connois fort le pere, & n'ai point vû la
 fille :

Mais on dit qu'elle est belle, & l'on m'a for
 vanté

Sa vertu, qui dit-on, passe encor sa beauté.
Jugez donc, cher ami, (si je vous suis utile,)
Que nous pourrons trouver du crédit dans la
 Ville.

D. C E S A R.

Ce n'est pas, cher ami, d'aujourd'hui seule
 ment

Que vous m'avez servi très-généreusement :
En beaucoup d'autres lieux vous en avez fait
 gloire

Et je serois ingrat d'en perdre la mémoire ;
Mais, complimens à part, sçaurai-je point
 enfin,

Quel dessein vous a fait entrer dans ce jardin?

D. J O U A N.

Par mer, je fais de Rome amener mon ba-
 gage,

Et l'attens à ce soir. En un autre équipage,
Il faut tantôt paroître aux yeux de la beauté
A qui je viens offrir ici ma liberté,

H h ij

364 LES APPARENCES

D'abord j'ai vû ce lieu propre à ma rêverie ;
Et le trouvant plus doux que notre hôtellerie,
Je m'y suis arrêté pour le reste du jour.
Ce soir , mon train venu , je ferai mieux ma
cour ,

Je changerai d'habit, & verrai ma Maîtresse,
Avecque les présens qu'il faut que je lui laisse.

D. C E S A R.

Nous serons donc ensemble ici jusqu'à ce soir ?

D. J O U A N.

Jugez si je le puis , j'en suis au desespoir,
Aimant dès mon enfance Anselme, qui com-
mande

Au Château, je lui viens demander qu'il m'at-
tende,

Et qu'une heure avec lui je veux m'entretenir,
Si je differe encore il peut me prévenir,
Et s'il vient jusqu'ici , j'ai peur qu'il ne vous
voye.

D. C E S A R.

Quand nous verrons-nous donc ?

D. J O U A N.

Demain avecque joie :

Vous n'avez satisfait qu'à demi mon desir,
J'apprendrai votre histoire avec plus de loisir;

D. C E S A R.

Adieu donc.

D. J O U A N.

Cher ami , voyez si par avance
J'ai lieu de vous servir, où j'ai toute-puissance.

SCENE II.

D. CESAR, GALOPIN.

G A L O P I N.

Vous n'êtes pas , Monsieur , ici trop bien
caché ,

Vous serez découvert si vous êtes cherché.

Ce jardin n'est pas sûr , quoique vous puissiez
dire ,

Puisque pour de l'argent un autre s'y retire.

D. C E S A R.

D. Jouan est mon ami , c'est un homme discret :

G A L O P I N.

C'est chose mal aisée à garder qu'un secret ;

Et je tremble de peur qu'on découvre le nôtre :

On le dit à quelqu'un , ce quelqu'un à quel-
qu'autre ,

Un quart en est imbû , qui l'a d'un tiers appris ,

Le bruit va dans la place , & puis vous voilà
pris.

Je crains fort les Sergens.

H h iij.

366 LES APPARENCES

D. C E S A R.

Ta langue est indiscrette :

N'as-tu point déjà fait connoissance
Gayette?

On t'accuse par-tout d'être un grand babillard.

G A L O P I N.

Qui diable à nos secrets peut ici prendre part ?
Le mal plaisant endroit , la chienne de de-
meure !

Vous ne deviez au plus y séjourner qu'une
heure ,

Vous deviez faire voile aussi-tôt qu'arrivé.

D. C E S A R.

Chacun me croit déjà dans l'Espagne sauvé.
Qui pourroit soupçonner que si près de la ville
J'eusse voulu songer à chercher un azile?
Je me sens dans ce lieu plus sûrement aussi
Que si j'avois fait voile à cent mille d'ici.

G. A L O P I N.

Je sens mieux le pourquoi.

D. C E S A R.

Qu'est-ce donc ?

G A L O P I N.

Dans Gayette

Vous rencontrez matiere à votre humeur co-
quette.

Cette Dame inconnuë, ou je suis bien trompé,
Tient déjà votre cœur dans ses rets attrapé ,
Et la pauvre Fleride , à la mal-heure née ,

Malgré vos beaux sermens, se trouve abandonnée.

D. C E S A R.

**Penses-tu que l'on puisse ainsi facilement
Oublier un objet si rare & si charmant ?**

G A L O P I N.

Tout Naples cependant, Monsieur, vous en accuse.

D. C E S A R.

On me fait injustice; & qui le croit, s'abuse.

G A L O P I N.

**Si j'osois dire tout, mais je serois battu :
On me diroit : Mâraut, dequoi te mêles-tu ?
Veux-tu mettre le nez où tu n'as rien à faire ?
Dangereux babillard, ne te veux-tu pastaire ?**

D. C E S A R.

**Parle, sur mon esprit tu n'as pas grand crédit,
Mais dis-moi seulement ce que le monde en dit.**

G A L O P I N.

On vous blâme.

D. C E S A R.

**Eh de quoi ? d'avoir privé de vie
Ce rival insolent qui me portoit envie ?**

G A L O P I N.

**Non, il avoit sur vous manqué son pistolet,
Vous l'avez prévenu, vous avez fort bien fait :
Mais avez-vous bien fait, après cet homicide,
D'avoir si lâchement abandonné Fleride ?**

H b iij.

368 LES APPARENCES

Et la deviez-vous pas emmener avec vous ;
Puisque vous la serviez en qualité d'époux ?
Que peut penser de vous la pauvre abandon-
née,

Qui, plus de vos mépris, que du reste étonnée ;
Regarde moins un pere & les Dieux irritez.
Que l'injuste soupçon pour qu' i vous la quittez ?

D. C E S A R.

Le chagrin où me mit ce rival téméraire
M'emporta, je l'avoué, & j'eus tort de le faire.
Je condamne ma fougue & ma méchante hu-
meur.

Du voisinage émû je sentoisi la rumeur ;
La Justice passoit , ma frayeur étoit forte ;
Et comme on me gardoit mon cheval à la
porte ,

Je ne songeai qu'à fuir après cet accident ,
Et qu'à me garantir d'un péril évident.
Mais avant que partir , un ami très-fidèle
De qui je connoissois la vigueur & le zèle,
Me promit d'enlever Fleride en ce moment,
Et de me l'amener ici diligemment ;
C'est ce qui m'y retient , je crains quelque
infortune ,

N'ayant de cet ami reçu nouvelle aucune.
Il a tenté sans doute un inutile effort,
Et je crains sa prison, si je ne crains sa mort.
Tu t'en ris, insolent, & tu veux qu'on l'endure.

TROMPEUSES. 367

G A L O P I N.

Qui Diable ne riroit de votre procédure ?
Fleride , dites - vous , vous tient encore au
cœur ,
Vous accusez le Ciel pour elle de rigueur ;
Et sans que cette flâme ou passe , ou diminuë ,
Vous en avez encor pous la Dame inconnuë.
On étoit plus constant dans le siecle jadis ,
On n'aimoit point ainsi dans le temps d'A-
madis.

D. C E S A R.

Tu sçais qu'il faut que j'aime , & l'amoureuse
flâme
Est le seul aliment qui fait vivre mon ame ;
Si j'ai perdu Fleride , il faut ceder au sort
Qui m'offre un autre objet pour empêcher
ma mort.

G A L O P I N.

Supposons qu'il vous soit permis d'être vo-
lage ,
Laquelle de ces deux aimez-vous davantage ?

D. C E S A R.

Si Fleride s'échape , & que m'aimant aussi ,
Mon ami de son gré l'amene jusqu'ici ,
Comme Naples la voit en beautés sans se-
conde ,
Je la préférerai sans doute à tout le monde :
Je sçais que le mérite à ses graces est joint ,

370 LES APPARENCES

Et je suis trop constant quand on ne change point.

Mais si quelqu'un me l'ôte, ou si je l'ai perduë,
Je pourrai m'arrêter à la Dame inconnuë.

Ce qui fait que j'y pense, & cede à mon destin,
C'est qu'un courier, dis-tu, passé de ce matin,
A dit que le bruit court que Fleride allarmée,
S'étoit dans un Couvent depuis hier enfermée.

G A L O P I N.

On dit qu'il le disoit.

D. C E S A R.

Le temps m'éclaircira.

G A L O P I N.

Mais si l'autre revient on se divertira.

Par ma foi, la voici qui vous tient sa parole,
Et vous en mourrez d'aïse, & le cœur vous en vole.

Adieu, pauvre Fleride.



SCENE III.

ISMENE *voilée*, D. CESAR,

GALOPIN, CELIE. *voilée.*

D. CESAR.

EN son même appareil,

Je vois donc sous la nuë encore mon Soleil.

Je ne vois point cesser cette éclipse impor-
tune.

GALOPIN.

Je vois sans Almanach l'éclipse de la Lune.

CELIE.

Si je te parois Lune, évite mon Croissant.

ISMENE.

Vos feux disparaîtront, cet Astre paroissant.

Où, vous vous dédirez dès que vous m'aurez
vûë.

Pouvez-vous nommer Astre une chose incon-
nuë ?

Pouvez-vous sans me voir sentir ce que je
puis ?

Et pouvez-vous m'aimer, ignorant que je suis ?

D. CESAR.

Comme on sent le Soleil au travers d'un nuage,

Au travers de ce voile, on sent l'air d'un visage.

372 LES APPARENCES

Qui, si je suis bon Juge, en beauté sans pa

Dispute de lumiere avecque le Soleil ;
Et je mourrai d'amour à sa clarté premiere ;
Puisque j'en sens l'ardeur , sans en voir la lu-
miere.

I S M E N E.

On n'a jamais aimé d'invisibles appas ;
Votre amour m'est suspect , & je ne le crois
pas.

D. C E S A R.

Si vous ne croyez pas à vos propres miracles ;
Il vous est fort aisé d'en lever les obstacles :
Laissez tirer ce voile , & vous assurez mieux ;
Puisque vous croyez moins à ma foi, qu'à mes
yeux.

I S M E N E.

Si vous vous échappez dans la moindre li-
cence
Avecque le respect , vous perdrez ma pré-
sence.

D. C E S A R.

Hé bien ! bornons-nous donc à cet esprit char-
mant.
Vous croyez qu'on vous aime & serve aveu-
glément ;
Mais vous vous abusez , je m'attache à votre
ame.

TROMPEUSES. 375

Dont la beauté peut seule entretenir ma flâme.
Elle brille au deffaut de ces yeux éclipez,
Madame, & je vous vois mieux que vous ne
pensez.

Vous craignez de paroître à mes yeux toute
entiere

Pour ne pas m'ébloitir d'un excès de lumiere;
Hé bien, faisons nos Dieux de ces divins ap-
pas,

Adorons-les comme eux, en ne les voyant pas.

I S M E N E.

Votre foi, Cavalier, est trop forte & trop
grande,

C'est trop tenir contr'elle, il faut que je me
rende.

Quand vous désabusant je vous devrois guérir,
Elle se dévoile.

Vous verrez mon visage. Est-ce qu'il faut
mourir ?

D. C E S A R.

Oui, si comme vos yeux je ne vois votre flâ-
me,

Il faut mourir d'amour. Ah ! que vois-je, Ma-
dame ?

Quel charme, quelle vûë, & que j'en suis tou-
ché !

Un feu si violent veut être plus caché,

Il la tire à part.

774 LES APPARENCES

Souffrez que sans témoins je vous fasse con-
noître . . .

G A L O P I N.

Et vous, la belle, aussi voulez - vous point
paroître ?

C E L I E.

Non.

G A L O P I N.

Est-ce que vos yeux sont vieux & furran-
nez ?

Cachez-les ; mais au moins laissez - vous voir
au nez ,

Et votre face aussi , si vous en avez une.

C E L I E.

Tu croirois voir en moi face de pleine Lune ,
Tu ne me verras point.

G A L O P I N.

Je dois être jaloux

De mon honneur , la belle , aussi bien com-
me vous ;

Je m'en vais comme vous me cacher le visage.

C E L I E.

Tu fais bien , tes attraits ne sont gueres en
usage ,

G A L O P I N.

Revenons , comme on dit , la belle , à nos
moutons ,

Il met un mouchoir sur ses yeux.

Parlons-nous sans nous voir , aimons-nous à
tâtons.

Je suis mieux de la forte. Hé bien , que vous
ensemble ?

TROMPEUSES. 375

C E L I E.

Quand Cupidon se voile, on dit qu'il te ressemble.

G A L O P I N.

J'ai bien plus de son air, quand je fais le minuart.

C E L I E.

On diroit que l'Amour jouë à Colin-Maillart.

I S M E N E *haut.*

Et vous ferez constant dans cet Amour extrême ?

D. C E S A R.

Oui, Madame.

I S M E N E.

Il me reste à connoître qui j'aime.

D. C E S A R.

Vous le sçavez, Madame, & tous mes accidens.

I S M E N E.

D'où procede le bruit que j'entens là dedans ?

G A L O P I N *mettant la tête
derriere le théâtre.*

On vous cherche, fuyez, je vois des Halles-bardes.

Je vois le Gouverneur suivi de tous ses Gardes.

I S M E N E.

Grands Dieux, je suis perduë !

C E L I E.

Helas ! c'est fait de nous.

176 LES APPARENCES

D. C E S A R.

Madame, avec douleur je m'éloigne de vous,
Je cours trop de péril si j'attens cette troupe.

G A L O P I N.

Fuyez vite, on nous garde ici notre chaloupe!

I S M E N E.

Si vous m'abandonnez, je cours plus grand
danger.

Elle le retient comme il veut fuir.

Pour Dieu, ne fuyez pas, veuillez-moi proté-
ger ;

Et sçachez qui je suis, On vient, je suis perdu,

C E L I E.

Fuyons dans cette chambre.

I S M E N E.

Helas ! on m'aura vu.

D. C E S A R.

Ne craignez rien, dussé-je y rencontrer la mort,
Pour vous, d'un monde entier je soutiendrois
l'effort.

C E L I E *bas à Ismene.*

Ai-je bon sens ? voyez comme il nous a fait
suivre.

I S M E N E *bas à Celie.*

S'il me surprend ici, je ne sçaurois plus vivre!

G A L O P I N.

Nous voilà bien chanceux : on vous l'avoit
prédit.

**Si j'avois eu sur vous un peu plus de crédit,
Seriez-vous maintenant en la peine où vous
êtes?**

**A dix ou douze Archers vous casserez les têtes
Sans y comprendre encor le Maître & les
Valets.**

**Ma foi, les jeunes gens font oysons bien com-
plets.**

D. C E S A R.

Remets en meilleur tems cette bouffonnerie.

G A L O P I N.

Peste soient les coquets, & leurs coquetterie.

D. C E S A R.

**J'attendrai mon Destin, quoiqu'il puisse arri-
ver,**

**Oui, je la veux deffendre au lieu de me sau-
ver.**

**Il ne sera pas dit qu'encore par foiblesse,
J'abandonne au besoin ma seconde Maîtresse.
Bravons donc le péril, & suivons nos Des-
tins.**



SCENE IV.

D. ALONCE, *Gouverneur de Gayette,*

D. CESAR, GALOPIN,

*Suite du Gouverneur , Ismene & Celie
cachées.*

LE GOUVERNEUR.
Cavalier, êtes-vous D. Cesar des Urins ?

D. C E S A R.

Celer ce que l'on est, sent trop son homme lâche,

Et mon nom est trop beau pour que je vous le cache.

Oui, je suis D. Cesar, je ne le puis nier.

LE GOUVERNEUR.

Je vous arrête donc, & vous fais prisonnier.

D. C E S A R.

On sçait ma qualité, je vous l'ai confessée,
Faites qu'on la respecte.

LE GOUVERNEUR.

Oui, c'est bien ma pensée.

D. C E S A R.

Allons.

LE GOUVERNEUR.

Affurez-vous que vous serez traité
Selon votre mérite & votre qualité.

Menez-le avec honneur , laissez-lui son épée.

Une Dame avec vous doit être ici cachée.

Aux Gardes.

Cherchez-la , je la fais ma prisonniere aussi.

D. C E S A R.

Une Dame ?

LE GOUVERNEUR.

Oui , Monsieur , je sçai qu'elle est ici.

D. C E S A R.

Monsieur , on vous abuse , & vous me devez
croire.

LE GOUVERNEUR.

Que sert de le nier ? je sçai toute l'histoire ,
Cherchez bien.

D. C E S A R *bas.*

Justes Dieux ! que dois-je enfin juger
De cette Dame ici qui me met en danger ?



SCENE V.

LE GOUVERNEUR,
ses Gardes, ISMENE, &
 CELIE *voilées*, D. CESAR,
 GALOPIN.

UN GARDE.

J' Ai trouvé cette Dame en un coin de
 ruelle.

LE GOUVERNEUR.

Bon, me voilà content.

UN GARDE.

Dévoilez-vous, la belle:
 Laissez-vous voir au nez, découvrez vos ap-
 pas.

LE GOUVERNEUR.

Insolent, arrêtez; ne la dévoilez pas.

Je la connois, & veux qu'elle soit mieux
 traitée;

J'entens qu'en prison même elle soit respectée:
 Comme ma propre fille.

ISMENE *bas*.

Il voit trop qui je fais.

D. CESAR.

La souffrir en prison! C'est ce que je ne puis.

TROMPEUSES. 381

Madame prisonniere ! Ah ! perdez cette envie,

Laissez, laissez-la libre, ou m'arrachez la vie.

LE GOUVERNEUR.

Tout beau, ne branlez pas, je vous crois généreux,

Et j'excuse la fougue en un jeune Amoureux ;
Mais inutilement vous serez téméraire.

Croyez que plus qu'à vous cette Dame m'est chère :

Elle sçait qu'on n'agit que pour son propre bien,

Son honneur m'est sans doute aussi cher que le mien.

Et je veux, si je puis, le garantir de blâme ;

Enfin, son père & moi, ne faisons rien qu'une ame,

Pour cela, D. Cesar, on souffre un peu de vous.

I S M E N E *bas.*

Peut-il plus clairement s'expliquer devant nous ?

En me laissant couverte, il couvre aussi sa honte.

D. C E S A R.

Mais puis-je avec honneur endurer qu'on l'affronte ?

LE GOUVERNEUR.

Que prétendez-vous faire ?

282 LES APPARENCES

D. C E S A R.

Il est en mon pouvoir
Demourir devant elle en faisant mon devoir,
Si j'ai le bras trop foible ici pour sa deffense.

LE G O U V E R N E U R.

Puisqu'il l'est en effet, montrez votre prudence:
Car c'est témérité que de vouloir tenter
Ce que le plus grand cœur ne peut exécuter,
Vous êtes l'un & l'autre en un lieu de refuge,
Je suis votre Avocat, plutôt que votre Juge:
Si vous vous aimez bien, ainsi que je le croi,
Vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de
moi.

D, C E S A R.

Mais qu'a fait cette Dame, est-elle en rien
coupable ?

Si je le suis tout seul, que tout seul on m'accable.

LE G O U V E R N E U R.

Je dis encore un coup, que je la connois bien.
Je prens sur moi la faute; allez, ne craignez
rien.

Si la seule prison fait toute votre peine,
Nè vous allarmez plus, c'est chez moi qu'on
la mene.

Elle y sera servie, & de tout mon pouvoir
Comme une fille unique où gist tout mon es-
poir.

TROMPEUSES. 383

I S M E N E *bas.*

Justes Dieux ! ce qu'il dit m'acheve de confondre.

D. C E S A R.

Si Madame y consent, je n'ai rien à répondre.

I S M E N E *bas à D. Cesar.*

Oui , ne répliquez plus , j'y consens de bon cœur.

L E G O U V E R N E U R.

Pour vous , votre prison aura plus de rigueur,
Vous irez au Château; faites ce que j'ordonne,
Mais qu'on l'y traite mieux que ma propre
personne.

D. C E S A R.

Cette rigueur est douce, allons où vous voudrez.

L E G O U V E R N E U R *à une
personne de sa suite.*

Entrez dans mon carrosse, où vous la conduirez,

Cependant qu'au Château ce Cavalier le mène.

Je vous suis: de ma part voyez ma fille Ismene,
Et lui faites sçavoir quelle est ma volonté,
Qu'on traite cette Dame avec civilité.

I S M E N E *bas.*

Qu'il couvre bien son mal!

C E L I E *bas.*

L'adroit & rusé pere!

384 LES APPARENCES

I S M E N E *bas.*

Que je crains son retour après tout ce mystère!

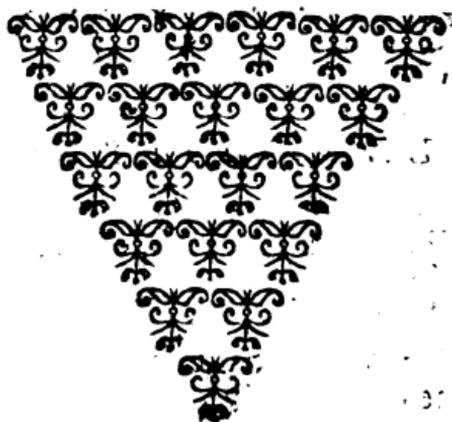
C E L I E *à part.*

Pour l'abuser, je cours devant à la maison.

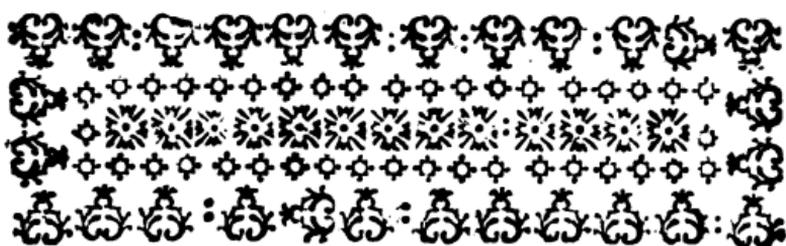
G A L O P I N.

Moi, par force je suis mon Maître à la pri-
son.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIE. NIZETTE.

NIZETTE.



U O Û vous revenez seule, & sans
notre Maîtresse ?

Où l'avez-vous laissée ?

CELIE.

Ah je meurs de tristesse !

Nizette .

NIZETTE.

Qu'avez-vous ?

CELIE.

Vous allez tout sçavoir.

Apprenez que tantôt nous avons été voir ;
Mais on frappe , ouvrez vite, on vous dira la
chose.

Tome VI,

Kk

S C E N E I I
C E L I E , N I Z E T T E ,
I S M E N E , U N G A R D E .
L E G A R D E .

Ismene est-elle là ?

C E L I E .

Oui , mais elle repose ;
N'ayant pu fermer l'œil tant qu'a duré la
nuit ,

Elle dort à présent , ne faites point de bruit.

L E G A R D E .

J'avois à lui parler de la part de son pere.

N I Z E T T E *bas.*

C'est elle ; la voici , j'y sens quelque mystere.

L E G A R D E .

Tantôt entre mes mains , Monsieur le Gouverneur

M'a remis cette Dame , & veut qu'avec honneur

On la traite chez lui : m'entendez-vous ma
fille ?

C E L I E .

Oui , Monsieur ,

TROMPEUSES. 387

L E G A R D E.

Elle est noble & d'illustre famille.

Que l'on ne manque pas à la bien recevoir.

C E L I E.

Bien : Monsieur, ma Maîtresse y fera son devoir.

L E G A R D E *revenant.*

J'oublois à vous dire un secret : Cette belle !
Est ici prisonniere, ayez bien l'œil sur elle.

C E L I E.

Bien, nous y prendrons garde.

I S M E N E.

Enfin ils font partis.

Le Garde fort.

C E L I E.

Oui, Madame.

I S M E N E.

Otez-moi ce voile, & ces habits.

Pour abuser mon pere au moins changeons de
juppe.

S'il se peut Ismene changera ici de juppe.

C E L I E.

Vous aurez de la peine à le prendre pour
duppe ;

Il vous a bien connuë.

N I Z E T T E.

Hé Dieux ! qu'entens-je ici,

Madame, à quel dessein vous travestir ainsi ?

Kk ij

388 LES APPARENCES

Est-ce une Comédie , est-ce une mascarade ?
Vous devez sans mentir avoir l'esprit ma-
lade ;

Puis-je donner créance à tout ce que j'entens ?
Je croi moi-même ici que j'ai perdu le sens ;
Quoi , Madame , chez vous vous êtes prison-
niere ?

Et de vous-même ici vous êtes la géoliere.
C'est énigme pour moi , je ne la comprends
point.

I S M E N E.

Mon fort & mon amour sont d'accord en ce
point ,

Que je ne puis aimer sans être malheureuse.
Admirez ma fortune , elle est bien rigoureuse ;
Mon pere a découvert , je ne sçai pas com-
ment

Qu'un beau jeune étranger , qui m'aime infini-
ment ,

M'a donné rendez-vous ; de peur encor j'en
tremble :

Et comme il m'a fait suivre , il nous a pris en-
semble ,

Il l'a fait prisonnier , moi prisonniere aussi.

N I Z E T T E.

Il a bien fait ; pourquoi vous échaper ainsi ,
Après être accordée avec un galant homme ,
Qui doit pour votre nôce être parti de Rome ,

TROMPEUSES. 389

Qu'on vous a peint si brave, & si rempli
d'appas?

I S M E N E.

Comment peut-on aimer ce qu'on ne con-
noît pas!

C E L I E. *après avoir révé.*

J'y fais réflexion, cela ne peut pas être;
Au lieu que vous pensez qu'il vous a dû con-
noître,

Il vous prend pour une autre.

I S M E N E.

Ah plût à mon destin!

C E L I E.

S'il avoit découvert vos projets ce matin,
Il auroit pour les rompre employé sa pru-
dence,

Et n'auroit jamais mis sa honte en évidence.
Pourquoi vous faire suivre après son pronos-
tic?

Pour rendre en ce lieu là son affront plus pu-
blic?

C'est un abus, Madame, il ne le faut pas
croire.

N I Z E T T E.

Peut-être a-t-il voulu s'éclaircir de l'histoire;
Et les surprendre ensemble avant que les pu-
nir,

S'il y sent quelque mal, peut-il pas les un r ?

K k iij

390 LES APPARENCES

C E L I E.

Voyez que la raison est belle & bien fondée ;
Puisqu'il voit qu'à D. Jouan sa fille est accor-
dée ;

Content de son mérite & de son revenu ,
Le quittera-t-il là pour un homme inconnu ?
Et s'il persiste encore à lui donner sa fille ,
Attendra-t-il le jour qu'il entre en sa fa-
mille ,

(Car il doit , m'a-t-on dit , arriver dans ce
jour ,)

A la deshonorer, surprise en autre amour.

N I Z E T T E.

Il sçait que l'autre Amant est peut-être plus
riche.

Sans raison à Madame auroit-il fait la niche ?

C E L I E.

Il la prend pour une autre , ou je raisonne
mal ;

Ce seroit autrement un pere fort brutal.

I S M E N E.

Vos beaux raisonnemens sont faux, ou je m'a-
buse ,

J'ai compris mieux que vous son adresse & sa
ruse :

Quoi qu'en termes obscurs , j'ai vû la verité ,
Qu'il m'expliquoit, Celie, avec trop de clarté.

J'aime, nous disoit-il, l'honneur de cette Dame,
 Tout autant que le mien ; nous ne faisons
 qu'une ame ,

Son pere & moi ; chez nous faites-la recevoir-
 Comme une fille unique où gît tout mon espoir.
 Je n'en puis plus douter, sans doute il m'a
 connuë ;

Mais il a , direz-vous, empêché qu'on m'ait
 vûë ,

Cela marquoit la peur qu'il avoit là pour
 nous.

Il me disoit par là : Ma fille , cachez-vous !
 Celie , il m'a connuë , il sçait tout le mistere.

C E L I E.

Mais s'il l'a découvert , que prétendez-vous
 faire ?

I S M E N E.

Me jeter à ses pieds , avouer franchement
 Qu'ayant dans ce jardin pris l'air innocem-
 ment ,

J'ai vû ce Cavalier qui d'abord m'a flattée ,
 Et qu'à son entretien je me suis arrêtée.

Après tout il est pere , & le connois si bon
 Qu'il ne me voudra pas refuser mon pardon.

C E L I E.

Cette Dame entre ici,

K k iij

392 LES APPARENCES

I S M E N E.

M'aura-t-elle entendu ?

C E L I E.

Non.

I S M E N E.

Elle ne m'est pas encore assez connue,
Pour lui montrer mon cœur : mes filles , gar-
dez bien
Que de notre secret elle découvre rien.

SCENE III.

I S M E N E , F L E R I D E , C E L I E.

& N I Z E T T E *dans leurs chambres.*

F L E R I D E.

J'A I de votre présence été long-temps pri-
vée ,

Madame , soyez vous la très-bien arrivée.

I S M E N E.

J'viens d'une visite : on doit s'entretenir

Dans un moment de vous, mon pere va venir ;

Entrons dans votre chambre , attendant qu'il
arrive.

C E L I E.

Il monte , & ma Maitresse est plus morte
que vive.

SCENE IV.

LE GOUVERNEUR ,
REMOND.

LE GOUVERNEUR.

VOs chevaux sont-ils prêts pour l'aller
avertir ?

REMOND.

Oui , je monte à cheval , je suis prêt à partir ;
Mais comme en ce jardin je n'osois pas pa-
roître ,

Pour ne pas irriter la fille de mon Maître ;
En attendant dehors , j'ai bien au Cavalier
Reconnu D. Cesar qu'on menoit prisonnier.
Pour la Dame , où ma vûë étoit plus atta-
chée ,

Je ne sçai qu'en juger : car elle étoit cachée.
A dire ingénument mon avis sur ce point ,
La taille & l'action ne se rapportent point :
Et ferois , ce me semble , un rapport peu fidele ,
Si sans m'éclaircir mieux j'assurois que c'est
elle.

LE GOUVERNEUR.

C'est bien servir son Maître : attendez un mo-
ment ,

Je la ferai venir , pour l'éclaircissement.

R E M O N D.

Elle m'en voudroit mal : comme elle est ma
Maîtresse ,

Je ne veux , si je puis , rien faire qui la blesse.
Sans doute elle croiroit que j'aurois affecté
De recourir contre elle à votre autorité.

Qu'elle ne sçache point que c'est moi qu'on
emploie ,

Ne la puis-je pas voir , sans qu'elle aussi me
voie ?

L E G O U V E R N E U R.

Oui certes , vous parlez comme un homme
avisé ,

Voyez par la serrure , il vous est bien aisé ;
Les voilà toutes deux , Fleride est à main
droite.

R E M O N D.

Oui Monsieur , la voilà , ma vûë est satisfaite.
Je vais prendre la poste , & dans fort peu de
temps

A Naples je rendrai deux peres bien con-
tens.



SCENE V.

FLERIDE, CELIE, ISMENE,
LE GOUVERNEUR.

CELIE.

Monsieur entre

FLERIDE.

Ah Madame, appuyez ma priere!

ISMENE.

Je n'y manquerai pas.

FLERIDE.

Faites-en votre affaire,

S'il vous plaît.

ISMENE.

Entrez donc dedans ce cabinet!

CELIE *bas à Ismene.*

Songez songez, Madame, à votre propre
fait.

LE GOUVERNEUR.

Hé bien que dites-vous de votre compagnie ?

Ma fille, vous plaît-elle ?

ISMENE. *bas.*

Il joint la raillerie.

Ah que ce trait picquant accroît mes dépla-
sirs !

Mon pere !

LE GOUVERNEUR.

Je devine où tendent vos desirs.

396 LES APPARENCES

Vous sentez jusqu'au cœur le mal de cette
belle ,

Et vous vous disposez à me parler pour elle.

I S M E N E.

Enfin vous êtes pere , & je vous croi si bon ,
Que j'obtiens de vous aisément ce pardon.

LE G O U V E R N E U R.

Enfin vous êtes fille , & l'exemple vous touche.

I S M E N E.

Ce qui plus hardiment me fait ouvrir la
bouche ,

C'est que je sçai le crime , & qu'il est fort
léger.

LE G O U V E R N E U R.

Trop témérairement vous en osez juger.

Je connois mieux que vous le poids de cette
offense ,

Elle est certainement plus grande qu'on ne
pense.

I S M E N E.

Mais mon pere , est-ce un crime & si grand
& si noir ,

Qu'aller dans un jardin chercher un prome-
noir ,

D'une fille suivie , & d'un voile couverte ?

LE G O U V E R N E U R.

Oui , dans un sexe foible , & qui court à sa perte.

I S M E N E.

On peut innocemment ainsi se divertir.

LE GOUVERNEUR.

Quand on respecte un pere, on l'en doit avertir.
Jamais la fille sage à ses yeux ne se cache,
Et ne doit jamais faire un pas qu'il ne le sça-
che.

I S M E N E.

A ces justes raisons je n'ose repliquer ;
Mais j'ose à la pitié votre ame provoquer.
Certes , si vous jugez cette grace impossible ,
Ce me fera , mon pere , un affront bien sensi-
ble.

LE GOUVERNEUR

Estimez - vous affront , quand trop vous ha-
zardez ,
De vous voir refuser ce que vous demandez ?
Non , ma fille , une force à mon devoir est
jointe ,
Qui veut qu'absolument je suiye ici ma pointe.
Il faut rendre justice.

I S M E N E.

Un pere si clément ,
Un pere qui m'aima toujours si tendrement !
Ah ! jusqu'à tant que j'aye obtenu cette grace,
Je ne quitterai point ces genoux que j'em-
brasse ;

398 LES APPARENANCES

F L E R I D E *bas.*

Qu'elle est bonne pour moi ! prier à deux gé-
neux !

LE GOUVERNEUR.

Ne m'importunez plus , ma fille , levez-vous.
Cette Dame coupable , & pour qui l'on me
prie ,

Ne sortira jamais que je ne la marie.

I S M E N E.

Elle en est très contente , elle suivra vos loix.

LE GOUVERNEUR.

Dans les regles d'honneur je fais ce que je dois.

Oui , oui , si cette Dame accomplit vos pro-
messes ,

Je m'en vais la combler d'honneurs & de ca-
resses.

La voici qui paroît. Je rends graces aux Dieux ,

Qui vous ont fait , Madame aborder en ces
lieux ;

Croyez qu'avec honneur vous y serez reçûë.

F L E R I D E.

Vous sçavez le sujet pourquoi j'y suis venuë.

LE GOUVERNEUR.

Oui , Madame , croyez qu'on vous fera raison ,

Vous êtes libre ici comme en votre maison :

Tenez la donc pour vôtre , on cherche à vous
y plaire ;

Faites état qu'en moi vous retrouvez un pere.

T R Ô M P E U S E S. 399

Je ne suis point surpris du succès malheureux
 Qui suivent les destins de tous les Amoureux.
 Les livres en sont pleins, je regarde les vôtres
 D'un autre œil toutefois que je ne fais les au-
 tres ;

Cessez donc de vous plaindre & de vous affli-
 ger ;

Votre mal est connu, je le puis soulager.
 Que désormais chez moi rien ne vous embar-
 rasse ,

Dans ce port assuré contre votre disgrâce ;
 Peut-être verrez-vous finir dès aujourd'hui
 Ces sujets importuns de douleur & d'ennui.

Ma fille, cependant, vous tiendra compagnie.
 J'ai reconnu pour vous sa tendresse infinie ;
 Mais pensiez - vous avoir, pour toucher ma
 pitié,

Besoin de son secours & de son amitié ?
 Sans elle, assurément, je vous aurois servie ;
 Et je l'aurois fait même aux dépens de ma vie.

F L E R I D E.

Ah ! que vous soulagez mon esprit affligé !

I S M E N E *bas à Celie.*

Qu'entens-je ici, Celie ?

C E L I E *bas.*

En ai-je mal jugé ?

Çai - je un peu raisonner, ai - je quelque cer-
 velle ?

Me direz-vous encor qu'il vous prenoit pour
 elle ?

400 LES APPARENCES

I S M E N E *bas.*

Non, mais comme le sort pour la première fois
Ici me favorise , à peine je le vois.

F L E R I D E.

Qu'Ismene est généreuse !

I S M E N E *bas.*

Hé Dieu , qu'en dois-je croire !

F L E R I D E.

Qu'elle m'a soulagée en contant mon histoire.
Puisqu'enfin vous sçavez tout ce qui s'est passé,
Généreux protecteur de mon honneur blessé,
Je me jette à vos pieds.

LE G O U V E R N E U R.

Dieu ! que voulez-vous faire ?

C E L I E *bas.*

Elle va tout gâter , il faut la faire taire.

F L E R I D E.

Souffrez qu'en suppliant , embrassant vos ge-
noux.

C E L I E.

Monsieur vous a promis qu'il auroit soin de
vous ,

Madame , assurez-vous qu'il tiendra ses pro-
messes.

F L E R I D E.

Et vous , dont les effets ont suivi les caresses ,
Fille trop généreuse , en quoi puis-je jamais
Vous payer dignement de si rares bienfaits ?

ISMENE.

I S M E N E.

M'offrant pour vous servir, cette foible ma-
tiere ,

Vous m'avez obligée aujourd'hui la premiere,
Madame, & si j'avois ici plus de crédit ,

J'aurois certainement plus fait que je n'ai dit.

LE GOUVERNEUR.

Vous pouvez tout , ma fille , & puisqu'on se
repose

Sur vous, on peut par vous espérer toute chose.

I S M E N E *parle à l'oreille
de son pere.*

Cette Dame, Monsieur, est donc de qualité?

LE GOUVERNEUR.

Oui, sa naissance illustre égale sa beauté.

On l'a d'entre les bras de son pere arrachée;

Profitez de l'exemple, & soyez-en touchée.



SCENE VI.

NIZETTE, FLERIDE ;
LE GOUVERNEUR ,
ISMENE.

NIZETTE.

D Om Joüan arrive en poste , un Valet
vient sçavoir

De sa part , s'il peut pas avoir l'heur de vous
voir.

Montrera-t-il , Monsieur ?

LE GOUVERNEUR.

Oui , vite qu'on l'appelle ;
Voici pour vous , ma fille , une grande nouvelle ,
D. Joüan est arrivé.

NIZETTE.

Madame , il va venir.

ISMENE.

Allez un peu devant , chez vous l'entretenir ;
J'y serai dans une heure. Ah ! que je suis émûë.

LE GOUVERNEUR.

Voulez vous - vous parer pour la premiere
vûë ?

C'est bien fait , je vous laisse,

F L E R I D E.

Et je vous laisse aussi.

J'ai part à votre joye.

I S M E N E.

Ah ! j'ai le cœur tranfi.

SCENE VII .

I S M E N E , C E L I E.

I S M E N E.

HE bien que dites-vous de mon destin,
Célie ?

C E L I E.

J'y trouve du bonheur mêlé dans la folie ;
Et toute autre que vous , de cette occasion ,
N'eut jamais pû sortir qu'à la confusion.
Que j'ai ri de bon cœur ! Cette aventure est
rare ;

Et je n'ai jamais vû rencontre plus bizarre ,
Monsieur croit , qu'on a mis cette Dame en
prison, . . .

I S M E N E.

Il ne la connoît point, la trouve en sa maison,
Et ma prise pour elle : il faut bien qu'il le
croye.

L I ij

404 LES APPARENÇES

C E L I E.

Madame , ce qui m'a le plus donné de joye ,
C'est qu'elle répondoit sur tout plus à propos
Que si dedans sa bouche on eût mis tous les
mots.

I S M E N E.

Il me reste une crainte , ô ma chere Celie!

C E L I E.

Vous m'allez proposer encor quelque folie ,
Après cet accident , & votre époux venu ,
Auriez - vous bien en tête encor votre in-
connu ?

I S M E N E.

Que vous connoissez peu l'Amour & ses mi-
racles !

Ah , Celie ! il prend force au milieu des ob-
stacles.

Je sens que malgré moi j'aime cet Étranger ;
Qui pour me garantir s'est mis dans le danger ;
La peur donc qui me reste , il faut que je la
die ,

Puisque vous connoissez déjà ma maladie.
Je crains avec raison , que ce ne soit celui
Qui cause à cette Dame un si sensible ennuï.
Si c'est lui , c'est un traître , un perfide , un
volage ,

Et ne puis me résoudre à l'aimer davantage :
Mais j'ose confesser que si ce ne l'est pas ,

Il faut que malgré moi je cede à ses appas,
 Pour lever ce soupçon, je fais état de mettre
 Tout à l'heure en vos mains une obligeante
 lettre ,

Par laquelle en deux mots , je le veux avertir
 Qu'il me peut venir voir s'il a lieu de sortir.
 Il peut tenter la chose en subornant un Garde,
 Et s'il m'aime , Celie, il faut qu'il s'y hazarde.

C E L I E.

C'est trop risquer , Madame , Ah ! considerez
 mieux.

I S M E N E.

J'y vois quelque péril, mais j'y ferme les yeux,
 Et toute remontrance est ici superflue.

C E L I E.

Puisque je vous y vois tout à fait résoluë,
 Ecrivez donc.

I S M E N E.

S'il vient , il faut dissimuler,
 Comme à la prisonniere il viendra me parler.

C E L I E.

C'est assez , écrivez , & vous serez servie.

I S M E N E.

Celie, embrasse - moi , tu me donnes la vie.

SCENE VIII.

D. CESAR, GALOPIN;

Prisonniers.

GALOPIN.

HE bien, une autre fois croirez-vous mes
suspçons ?

Par ma foi nous voici de forts jolis garçons ;
Nous voilà bien logez.

D. CESAR.

Va , tu ne sçaurois croire
Combien de ma prison je tire ici de gloire ;
Voyant que j'ai souffert cette captivité
Pour une si charmante & si rare beauté
Je crois que c'est un Ange , elle est toute ad-
mirable.

GALOPIN.

Pour moi j'en juge mieux , je crois que c'est
un diable ,

Vû qu'inhumainement par ses traîtres Agens
Elle nous a livrés dans les mains des Sergens ,

D. CESAR.

Comment cela peut-il t'entrer en fantaisie ,
L'ont-ils pas à nos yeux elle-même faisie ?

TROMPEUSES. 407.

GALOPIN.

**Soufflez. Le Gouverneur a fait ce coup d'état,
Pour couvrir sa malice, & son noir attentat.**

D. CÉSAR.

**Que tu me fais pitié de l'air dont tu raisones?
Vois qu'à ton petit sens, oison, tu t'abandonnes.**

**Il faut que cette Dame ait une qualité
Conforme au haut éclat de sa rare beauté :
Ne vois-tu pas qu'à tous, par tout elle se cache?
J'en ignore la cause, il faut que je la sçache.**

GALOPIN.

**Le Gouverneur, pourtant, la connoissoit fort
bien.**

D. CÉSAR.

Il la cherchoit enfin.

GALOPIN.

Pourquoi ?

D. CÉSAR.

**Je n'en sçai rien ;
Mais peu s'en est fallu, que se sentant pressée,
Elle n'ait déclaré son nom & sa pensée.**

GALOPIN.

Bon, voici sa Suivante, ouf, je la reconnoi.

D. CÉSAR.

**Sa Suivante ! Hé ! crois-tu qu'elle s'adresse à
moi ?**

SCENE IX.

**D. CESAR, GALOPIN,
CELIE.**

C E L I E.

M Onfieur , par ce billet qu'entre vos
mains je laiffe ,
Vous verrez l'amitié qu'a pour vous ma Mai-
treffe ,

D. C E S A R *lit la lettre.*

Lifons , c'est me traiter par trop obligam-
ment ,

Tiens, ma fille , reçois ce petit Diamant.

C E L I E.

Monfieur ?

G A L O P I N.

Prens, de par Dieu , ne fais point la sucrée,
Leve ce voile, & montre un œil qui me récréé :
Dans ce lieu triste & noir j'ai befoin de clarté.

C E L I E.

Dis moi , de la prison n'as-tu jamais tâté ?

G A L O P I N.

Ce matin , sous ce voile où tu cachois ta flâ-
me ,

J'ai

TROMPEUSES. 409

J'ai senti dans ton œil emprisonner mon ame.

C E L I E.

Quoi ! tu dis de bons mots comme les beaux
esprits !

Quoi, tu parles phébus ! Qui t'en a tant appris ?

G A L O P I N.

J'en sçai bien d'autres, va : découvre toi sans
honte,

Etale tes appas si tu veux qu'on t'en conte.

C E L I E.

Hé, que me diras-tu ?

G A L O P I N.

Ce petit œil fripon,

Que j'ai vû ce matin, m'a charmé tout de
bon ;

Laisse-le voir encor, mes cheres Amourettes !

C E L I E.

Tiens, jase, le voilà, dis-moi bien des fleu-
rettes.

G A L O P I N.

J'en suis extasié, je ne puis plus parler.

D. C E S A R.

Oui, malgré tout obstacle on m'y verra voler.

Oui, je satisferai cette nuit son envie,

J'irai, quand je devrois y perdre enfin la vie.

C E L I E.

Puis-je l'en assurer ?

Tome VI,

Mm

410 LES APPARENCES

D. C E S A R.

Oui.

C E L I E.

J'y cours de ce pas.

G A L O P I N.

Quoi , vous irez la voir ?

D. C E S A R.

Je n'y manquerai pas.

G A L O P I N.

Mais avez-vous les clefs ? vous les aurez peut-être.

D. C E S A R.

Va, va , pour mon argent je puis m'en rendre maître.

SCENE IX.

D. J O U A N. D. C E S A R.

G A L O P I N.

D. J O U A N.

Q Uoiqu'ici le destin me soit heureux & doux,

Je viens dans la prison m'affliger avec vous.

D. C E S A R.

Où trouvez-vous , D. Jouan , le sort si favorable ?

TROMPEUSES. 4^{ME}

D. J O U A N.

En la possession d'une fille adorable ;
Enfin j'ai vû l'objet de ma félicité ,
Il ne manque à mon heur que votre liberté.

D. C E S A R.

Vous êtes bienheureux , & moi j'ose vous
dire.

Qu'il n'est rien sous le Ciel égal à mon mar-
tyre.

D. J O U A N.

Qu'avez-vous , cher ami ? vous puis-je soula-
ger ?

D. C E S A R.

En voyant ce billet, vous en pourrez juger.
Une beauté divine , & qui m'est inconnue ;
M'appelle , & la prison m'en dérobe la vûë.

D. J O U A N.

La prison ne vous peut empêcher de la voir,

D. C E S A R.

Comment ?

D. J O U A N.

Sçavez-vous pas qu'ici j'ai tout pouvoir ;
Je m'en vais vous tirer tout maintenant de
peine,

à Galopin.

Va prier de ma part Monsieur le Capitaine ,
Qu'il monte jusqu'ici.

G A L O P I N.

J'y cours.

M m ij

412 LES APPARENCES

D. J O U A N.

Va promptement,
C'est un solide ami qui m'aime infiniment ;
Il fera tout pour moi.

D. C E S A R.

Le cœur d'aïse me vole.

D. J O U A N.

S'il vous laisse de nuit sortir sur ma parole,
Vous reviendrez au jour.

D. C E S A R.

Oui, oui, sur mon honneur.

D. J O U A N.

Je ne veux pas ici déplaire au Gouverneur.
Ruiner un ami, ni trahir l'alliance.

D. C E S A R.

Prenez sur ma parole-entiere confiance.

S C E N E X.

GALOPIN. D. J O U A N.

D. C E S A R.

LE CAPITAINE *du Château,*

D. J O U A N.

B On, voici D. Anselme. Ami, j'ose es-
perer,
Si sur votre amitié je me puis assurer,
Que vous m'accorderez maintenant une
grace.

TR OMPEUSES. 413

LE CAPITAINE.

Commandez , il n'est rien que pour vous je ne fasse.

D. JOUAN.

Je dois mener la nuit D. Cesar avec moi
A certain rendez-vous : pouvez-vous sur ma
foi ,
Une heure ou deux au plus le laisser à ma
garde ?

LE CAPITAINE.

Il m'est recommandé , D. Jouan , je me
hazarde ;

Enfin sur votre foi je le laisse sortir.

D. JOUAN.

Vous n'aurez aucun lieu de vous en repentir.

LE CAPITAINE.

Sortez quand vous voudrez , voilà la porte
ouverte.

D. JOUAN. à *Dom Cesar.*

Mais comme vous courez peut-être à votre
perte ,

Vous me permettez bien de vous accompa-
gner.

D. CESAR

J'irai seul , s'il vous plaît. (*à part.*) Lui dois-
je témoigner ,

Que c'est chez sa Maîtresse , & de nuit sans
lumiere ,

M m iij

14 LES APPARENCES

Que je dois tantôt voir ma belle prison-
nière?

Non, il ne lui faut pas donner lieu de penser
Que peut-être on auroit dessein de l'offenser.

D. J O U A N.

Vous rêvez. Qui vous porte à cette rêverie?

D. C E S A R.

Ne m'accompagnez pas, cher ami, je vous
prie.

D. J O U A N.

Pourquoi?

D. C E S A R.

J'offenserois cette chaste beauté;

Qui veut que j'aie seul.

D. J O U A N.

Allez en liberté.

D. C E S A R.

Muni toi, Galopin, de pistolets de poche;
Et tire, si tu vois que quelqu'un nous approche.

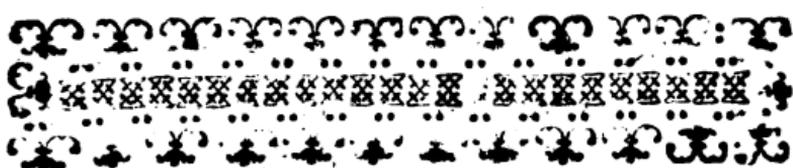
G A L O P I N.

J'entens le qui va-là: Misérable valet!

Tu vas encor garder toute nuit le mulet.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISMENE , NIZETTE.

ISMENE.



ON pere est donc au lit ?

NIZETTE.

Il dort profondément ,

Et D. Jolian retiré dans son appartement ,

Doit reposer aussi.

ISMENE.

Bon , Celie attend-t'elle

Mon galant ?

NIZETTE.

Oui , Madame , elle est en sentinelle.

ISMENE.

Quand il sera venu , Nizette , gardez bien ,
Ignorant qui je suis , qu'il en découvre rien.

M.m. iijj

16 LES APPARENCES

Traitez-moi sans respect, faites la familiere;
Laiſſons-lui croire enfin que je ſuis prifonniere.

N I Z E T T E.

Bien, Madame.

I S M E N E.

Ecoutons, j'entens du bruit là-bas.

N I Z E T T E.

Je penſe que c'eſt lui.

I S M E N E.

C'eſt lui, n'en doutez pas.

SCENE II.

I S M E N E, D. C E S A R,
C E L I È, N I Z E T T E.

C E L I E.

MArchez tout bellement, car la chambre d'Iſmene
Eſt proche de la nôtre, & nous met fort en
peine;

Parce que d'ordinaire elle veille aſſez tard,
Et ſon pere d'ailleurs eſt un fâcheux vieillard.

D. C E S A R.

Euens ici ton charme, Amour, & favorife;

TR OMPE Û S È S. 417

Une si dangereuse & si belle entreprise.

I S M E N E.

Voici, mon Cavalier, un coup bien dangereux !

D. C E S A R.

Tout Amant est hardi quand il doit être heureux.

I S M E N E à D. Cesar.

N'ayez peur de me voir si bien accompagnée.
Cette fille est à moi, l'autre je l'ai gagnée.
à Nizette.

Fille, que fait Ismene ?

N I Z E T T E.

Ah ! ne tremblez-vous pas ?

Elle veille, elle est là.

D. C E S A R.

Madame, parlons bas.

I S M E N E.

Ne craignez rien ; ma fille, ayez l'œil sur sa porte.

N I Z E T T E.

Mais si l'on nous surprend, Madame, je suis morte.

Ismene est un démon dessus le point d'honneur
Et qu'en diroit d'ailleurs Monsieur le Gouverneur ?

D. C E S A R.

Ma fille, veilles bien : tiens, voilà deux pistoles.

418 LES APPARENCES.

N I Z E T T E.

On ne sçauroit d'ici discerner vos paroles.

D. C E S A R.

Que j'aspirois à l'heur de me voir près de vous ?
Que cet honneur m'est cher , que ce plaisir
m'est doux !

Car si je n'apprens point que ma prison vous
touche ,

J'en sçaurai le sujet du moins par votre bouche.

I S M E N E.

Le sujet est aisé, Monsieur , à concevoir.

D. C E S A R.

Mais sans être devin , je ne le puis sçavoir.

I S M E N E.

On cherchoit là pour vous une femme enlevée ;
Et comme avecque vous les Gardes m'ont
trouvée ,

Ils m'ont prise pour elle.

D. C E S A R.

Une femme , grands Dieux ?

I S M E N E.

Oui , oui , vous la teniez près de vous en ces
lieux.

D. C E S A R.

Certes, vous m'offensez, & blessez cette Dame.
Vous aurois-je à ses yeux témoigné tant de
flâme ?

Elle eut été paisible & bonne au dernier point,

D'être sans jalousie , & n'en murmurer point.
 Comme de mon côté j'eusse eu peu de courage,
 Affectant à ses yeux de me montrer volage.
 Le vrai-semblable ici ne se rencontre pas.
 Mais comme aux yeux de tous vous cachez
 vos appas ,

Et que vous témoigniez, déroband votre vûë ,
 Qu'il vous importoit trop de n'être pas con-
 nuë ,

On ne vous a dû prendre en ce lieu que pour
 vous ,

Vous évitez les yeux de quelque Amant ja-
 loux :

Avotiez-le , Madame , avec plus de franchise,
 Il se vange de nous pour vous avoir surprise.

I S M E N E.

Quoi vous m'estimez fille à prendre tant d'a-
 mour ?

Vous croyez qu'un Rival m'a fait ce lâche-
 tour ?

Vous m'offensez bien plus que je ne vous of-
 fense.

Vous direz , quand tantôt vous sçaurez ma
 naissance ,

Que je mérite assez qu'on prenne garde à moi.

D. C E S A R.

C'en est trop, c'en est trop , Madame , je vous
 croi.

420 LES APPARENCES

I S M E N E

Soyez vous là , Monsieur , vous apprendrez
le reste.

En se voulant asseoir , son pistolet qu'il a bandé à la ceinture , se lâche , & tire.

D. C E S A R.

O Dieux !

G A L O P I N *en sentinelle
derriere le théâtre.*

On l'affassine , ô rendez-vous funeste !
Qui va là ? qui va là ?

D. C E S A R.

Que je suis malheureux !

C E L I E.

Tout est perdu , Madame.

I S M E N E.

O destin rigoureux ?

L A G O U V E R N E U R *derriere
le théâtre.*

Qui va là ?

I S M E N É.

Répondez.

D. C E S A R.

Dieux ! que je suis en peine ?

L E G O U V E R N E U R.

Qui va là ?

I S M E N É.

Répondez.

TROMPEUSES. 421.

C E L I E.

Il m'a humé l'haleine;

D. C E S A R.

Quel étrange malheur ! on répondroit en vain :
Le bon-homme en sursaut s'est éveillé soudain,
Je le vois qui s'habille.

I S M E N E.

ô Dieux ! que deviendrai-je ?

C E L I E.

Ah ! Monsieur, sauvez-vous.

D. C E S A R.

Par où me sauverai-je ?

I S M E N E.

Cette fenêtre est basse , & donne sur la cour ;
Sautez , & cachez-vous en attendant le jour.

C E L I E.

Il se peut échaper par la petite porte.

I S M E N E.

On entre, sauvez-vous ; je voudrois être morte !

D. C E S A R.

Adieu , Madame.

I S M E N E.

Ailleurs vous sçauvez qui je suis ;

Et je vous reverrai dès demain si je puis.

SCENE III.

LE GOUVERNEUR *sans*
pourpoint, l'épée à la main, ISMENE,
CELIE, NIZETTE.

LE GOUVERNEUR.

Q Uelqu'un est sauté là.

ISMENE.

Qui ?

LE GOUVERNEUR.

N'être pas couchées !

Qu'est-ceci ? je vous vois toutes effarouchées !

CELIE.

Qui ne le feroit pas du coup de pistolet

Qu'aura tiré chez vous quelque maudit Valet ?

LE GOUVERNEUR.

Et ce bruit qu'on a fait sautant par la fenêtre,

Qu'est-ce ?

CELIE.

Puis-je sçavoir ce que ce pourroit être ?

LE GOUVERNEUR.

On a sauté par-là, quand je me suis levé.

C E L I E.

Qui ? vous verrez , Monsieur , que vous l'avez
révé,

LE GOUVERNEUR.

Le coup de pistolet , est-ce aussi rêverie ?

Allons-nous éclaircir avec cette bougie ,

Allons chercher par tout , courrons - y de ce
pas.

Mais mon honneur perdu ne se trouvera pas.

SCENE IV.

D. C E S A R , D. J O U A N

LE GOUVERNEUR.

D. C E S A R *à part.*

JE ne vois goutte : où suis-je ? Hé Dieux que
dois-je faire !

Quel vuide sens-je ici ? c'est la porte cochere.

Oui, j'y sens une chaise ; entrons-y , car je sens

Venir de la lumiere ; & cachons-nous dedans.

Aux mains de la fortune il faut laisser le reste .

LE GOUVERNEUR *à part.*

L'affront que j'ai reçu n'est que trop manifeste.

Cherchons donc l'affronteur , il faut bien le

trouver.

24 LES APPARENCES

Voyons si par la porte il se pourroit sauver.
à D. Jouan.

Que cherchez-vous , D. Jouan ?

D. J O U A N.

Le bruit m'a fait descendre ;

Avec un coup tiré que nous venons d'entendre.

LE G O U V E R N E U R *bas.*

Pour épargner ma honte il faut dissimuler.
haut.

J'ai cru l'ouïr comme vous, je ne le puis celer ;
Mais nous révisions tous deux , car je cherche,
& m'étonne ,

Après ce coup tiré , de ne trouver personne.

D. J O U A N.

Ensuite de ce coup , qui certes m'a surpris ,
J'ai fort prêté l'oreille , & j'ai fort bien com-
pris

Qu'un homme a dans la cour sauté par la fe-
nêtre.

LE G O U V E R N E U R *bas.*

Mon mal est trop connu , cela ne peut pas être.

D. J O U A N.

Peut-être en cherchant mieux en viendrons-
nous à bout.

LE G O U V E R N E U R.

Il lui donne la bougie.

Tenez , cherchez vous-même , & regardez par
tout ,

Jusques dans cette chaise.

D. J O U A N.

Ayez l'œil sur la porte ;
E

Et gardez cependant que personne ne sorte.

D. Jouan voit D. Cesar dans la chaise, qui lui fait signe qu'il ne dise mot.

Que vois-je, justes Dieux ! ô perfide beauté !
Dom Cesar aime Ismene, & je suis affronté,
Je n'en puis plus douter, ma honte est mani-
feste.

LE GOUVERNEUR.

N'y voyez-vous rien ?

D. JOUAN.

Non.

LE GOUVERNEUR.

J'ai visité le reste.

D. JOUAN bas.

Pfût au Ciel que mes yeux ici m'eussent trom-
pé !

LE GOUVERNEUR.

Je vous le disois bien, vous êtes attrapé.

D. JOUAN.

Le vent a fait ce bruit, ma crainte est ridicule.

- Bon soir, une autre fois vous serez moins cré-
dule :

Allons nous recoucher.

LE GOUVERNEUR.

Allons y de ce pas.

D. JOUAN en s'en allant.

Il est désabusé, moi je ne le suis pas.

Tome VI.

N n

SCENE V.

D. JOUAN, D. CESAR.

D. JOUAN.

IL croit que je me trompe en mon malheur
extrême,

Et le simple qu'il est, je le trompe lui-même ;
Par une même ruse en nous trompant tous
deux,

Nous osons démentir notre oreille & nos yeux.
Je cherche une Maîtresse, & trouve une enne-
mie,

Je suis le confident de ma propre infâmie.

Si je trouve Cesar ici caché de nuit,

Je ne m'en prens qu'à moi, c'est moi qui l'ai
conduit :

Et j'ai dû soupçonner d'abord sa hardiesse,

Quand j'ai vû qu'il cachoit le nom de sa Maî-
tresse.

Je vois l'honneur d'Alonce, & le mien outrag-
ez :

Il en mourra le traître, & nous serons vengez.

Je m'en vais de ce pas lui faire vomir l'ame.

Mais je dois en prison remener cet infâme ;

TR O M P E U S E S. 427

Ansclme aura sujet de se plaindre de moi ,
Et je le perds d'honneur en lui manquant de foi.
Mais le mien est blessé dans cet affront extrême ,
Et celui manque à tout , qui se manque à soi-même.

D. Cesar , je ne puis différer ton trépas.

D. C E S A R *sortant de sa chaise.*

Que direz-vous de moi ? que n'en croirez-vous pas ?

Je me jette à vos pieds , cher ami , je vous prie.

D. J O U A N.

Treuve de complimens & de cérémonie :
Suivez moi.

D. C E S A R.

Je vous suis ; mais où me menez-vous ?
Je vous trouve emporté d'un mouvement jaloux.

D. J O U A N.

Vous voyez, je suis seul, & n'ai que mon épée.

D. C E S A R.

Votre raison s'égaré , elle est préoccupée.
Je ne vous suivrai point qu'ici premièrement
Vous n'ayez vû l'erreur de votre emportement.

Dom Joüan , j'ai trop d'honneur pour m'ériger en traître ,

Vous me croyez coupable, & je ne le puis être.

N n ij

428 LES APPARENCES

D. J O U A N.

Plût au Ciel !

D. C E S A R.

Dites-moi , vous figurez-vous pas
Que votre feule Ismene attire ici mes pas ?

D. J O U A N.

Qui ne l'auroit pas cru ?

D. C E S A R.

Vous sçavez qu'une belle
Est ici prisonniere & demeure avec elle.

D. J O U A N.

Je le sçai.

D. C E S A R.

Malgré moi vous êtes éclairci :
C'est celle que j'adore, & qui m'attire ici.
Si j'ai caché le lieu , ne devez-vous pas croire
Que je vous l'ai caché pour aimer votre gloire ?
N'est-il pas vrai qu'à tort vous m'auriez soup-
çonné ?

Et l'injuste soupçon qu'on vous auroit donné,
N'eût-il pas laissé croire à votre défiance ,
Qu'on bleffoit votre honneur & votre con-
fiance ?

Enfin vous voyez bien qu'on ne l'a pas bleffé,
Vous êtes le coupable , & je suis l'offensé.

D. J O U A N.

Vous donnez , Dom Cesar , des raisons ap-
parentes ;

TROMPEUSES. 429

Mais je demande ici des preuves convaincantes.

Il faut solidement éclaircir mon amour ,
Je suspens ma créance attendant qu'il soit jour
Adieu ; dans un moment nous le verrons paroître.

D. C E S A R.

Qu'on ne m'épargne pas , si je vous paroïs traître ,

Je m'en vais vous attendre, & vous ferai raison.

D. J O U A N.

Où ?

D. C E S A R.

Dedans le Château qui me sert de prison ;
Vous m'y devez remettre, & je m'en vais m'y rendre.

D. J O U A N.

Adieu, vous n'aurez pas bien long-tems à m'attendre.

SCENE VI.

D. J O U A N *seul.*

IL est jour, il faut donc qu'en toutes les façons
Je sorte aux yeux d'Ismene ici de mes soupçons,

430 LES APPARENCES

Je m'en vais m'attacher de pied ferme à la
porte ,

Et n'en partirai point jusqu'à ce qu'elle sorte.

Je m'en vais épier. Servantes & Valets :

On lui peut envoyer messages ou billets.

On n'a pour m'attraper que cette seule voie ;

Et rien ne peut passer ici qu'on ne le voie.

Il m'est trop important d'être défabusé ,

Si témérairement j'ai Cesar accusé ;

Condamnant ma foiblesse il faudra qu'il l'ou-
blie.

On ouvre , prenons garde. Où va déjà Celie ?

SCENE VII.

D. JOUAN, CELIE.

C E L I E.

J'Entens marcher , voyons qui fait ici du
bruit.

D. JOUAN.

Vous vous levez matin ?

C E L I E.

J'ai mal passé la nuit.

D. JOUAN.

C'est que vous l'avez seule en votre lit passé.

C E L I E.

Ma foi , c'est que du lit les puces m'ont chaf-
fée ;

Mais c'est bien vous , Monsieur , c'est bien
vous que l'Amour

Eveille bien matin ; pensez-vous qu'il soit
jour ?

Vous croyez que Madame est peut-être ha-
billée :

Sçachez qu'elle n'est pas seulement éveillée.

Est-il heure de voir les Dames , dites-moi ?

D. J O U A N.

Mais Ismene dort-elle ?

C E L I E.

Elle dort , par ma foi !

D. J O U A N.

Ce serment m'est suspect , vous mentez , & je
gage

Que vous sortez matin pour faire un doux
message.

C E L I E.

A qui ?

D. J O U A N.

Si vous voulez me dire vérité ,

Je vous ferai sentir ma libéralité.

Celie , en votre esprit , j'ai grande confiance ,

Et j'ai quelque sujet d'entrer en défiance.

432 LES APPARENCES

(*Il la veut fouïller.*)

N'avez-vous point sur vous quelque petit
billet,

Qui donne quelque avis touchant ce pistolet ?
On vous a fait la bouche.

C E L I E.

Hé quoi ! la jalousie
Vous trouble en arrivant déjà la fantaisie ?
Ma foi , je m'en plaindrai : pour qui nous pre-
nez-vous ?

On nous avoit bien dit que vous étiez jaloux ;
Vous n'en ferez pas quitte ici pour des re-
proches.

(*Elle vuide ses poches.*)

Je m'en vais devant vous vuider toutes mes
pôches ;

Voyez , cherchez par tout , font-ce là des
billets ?

Vous , vous nous épiez , vous guettez des pou-
lets.

Avant qu'être épousé, le martel vous réveille,
Si j'ai la puce au lit , vous l'avez à l'oreille.

D. J O U A N.

Ma fille, appeaisez-vous , je suis bien malheu-
reux.

C E L I E.

Mais admirez un peu le plaisant amoureux :

Nous

Nous voilà bien chanceux, par ma foi, ma
Maîtresse,

Monfieur dans un moment fçaura votre foi-
bleffe.

D. J O U A N.

Il veut lui donner de l'argent.

N'en dites rien, ma fille! acceptez ce présent.

C E L I E.

Allez au Diable, allez, vous êtes bien plai-
fant.

SCENE VIII.

D. J O U A N, F L E R I D E.

D. J O U A N *à part.*

JE devois devant elle un peu mieux me
contraindre :

Que je fuis malheureux, qu'un jaloux est à
plaindre ! *à part.*

Voici la Prifonniere, il la faut aborder,
Dans l'éclairciflement elle peut mieux m'aï-
der :

La chose la regarde autant qu'elle me touche,
Et mon bien ou mon mal dépend de fa
bouche. *à Fleride.*

Puisque je vous rencontre heureufement ici,
Permettez-moi l'honneur de vous parler auffi ;

434 LES APPARENCES

Madame, vous pouvez me rendre un bon office !

F L E R I D E.

Parlez, de tout mon cœur je vous rendrai service.

D. J O U A N.

Puis-je de votre bouche, avec liberté,
Sur un point important sçavoir la vérité,
Madame ?

F L E R I D E.

Affurément, si j'en ai connoissance.

D. J O U A N.

Madame, ce secret m'est d'extrême importance,
Et je suis fort discret, connoissez vous pas bien

D. Cesar des Ursins ? parlez, ne craignez rien.

F L E R I D E.

Comment ? de notre amour avez-vous sçu l'histoire ?

Pourquoi remettez-vous ce nom en ma mémoire ?

Plût au Ciel que jamais je ne l'eusse connu !
Je ne souffre en l'honneur que pour l'avoir trop vû.

D. J O U A N *bas.*

Ce témoignage-là déjà le justifie,
Cela ne va pas mal ; dites-moi, je vous prie ;

TROMPEUSES. 435

Vous êtes-vous de nuit donné des rendez-vous ?

F L E R I D E.

Trop, & ce doux commerce a bien fait des jaloux.

D. J O U A N.

Fort bien ; n'est-il pas vrai qu'on vous a pris ensemble

En un certain jardin ?

F L E R I D E.

Hélas ! Monsieur, je tremble, Lorsque j'y pense encor ; c'est ce fatal jardin Qui cause ma disgrâce, & fait tout mon chagrin.

D. J O U A N.

Adieu, je vous rends grace après ce témoignage,

Et ne veux pas, Madame, en sçavoir davantage. *bas.*

Pardonne à ce jaloux qui juge mal de toi
Cesar, tu n'as manqué ni d'honneur ni de foi.

F L E R I D E.

Arrêtez un moment : où courez-vous si vite ?

D. J O U A N.

Madame, excusez-moi, s'il faut que je vous quitte,

J'ai laissé D. Cesar au Château qui m'attend,
Et qui dans sa prison est tout-à-fait constant.

O o ij

SCENE IX.

FLERIDE. *seule.*

Quelle rencontre, ô Dieux ! quel bonheur, quelle joie !

D. Cesar au Château ! cet homme qu'il m'envoie

Fait voir que si du cœur il osa me bannir,
Il me reste une place au moins au souvenir.
S'il me soupçonne encor, s'il est vrai qu'il
m'accuse,

Il faut sans différer que je le défabuse.

D. Jouan vient de sa part découvrir si c'est
moi,

La chose est trop visible, & certes je la croi ;

D. Cesar prisonnier ? il faut que je le voye :

Je m'en vais de ce pas lui témoigner ma joie.

SCENE X.

ISMENE, FLERIDE, CELIE.

I S M E N E.

Ou voulez-vous aller, Madame, & à
matin ?

F L E R I D E.

Ah, Madame, admirez mon bizarre destin !
Cet Amant que je cherche, & dont je suis en
peine,

Est prisonnier ici, la chose est très-certaine :
Ce qui sur toute chose adoucit mes ennuis,
Il me cherche chez vous, & sçait bien que
j'y suis.

Que j'ai fait sagement de m'être retirée
Dans ce logis d'honneur, où je vis assurée
Contre sa défiance ; où ce volage Amant
Connoitra sa foiblesse & son emportement,
En me trouvant fidelle, & pleine d'innocence
Je le vais voir, Madame, avec votre licence.
Je vais prendre mon masque, ah, je perds
trop de temps !

S C E N E X I.

I S M E N E, C E L I E.

I S M E N E.

Tout est perdu, Celie, ah, qu'est ce que
j'entens !

C E L I E.

Qu'est-ce donc ?

Oo. iij

138 LES APPARENCES

I S M E N E.

Pouvez-vous ignorer mon martyre !
Je sors d'un mal à peine , & rentre dans un
pire ,

J'ai tremblé toute nuit pour ce jeune Etranger,
Et dès que je le vois sortir de ce danger ,
Je connois que c'est lui qui trompe cette Dame,
Et je quitte un jaloux pour aimer un infâme.

C E L I E.

Vous prenez des soupçons qui font peut-être
vains.

I S M E N E.

Les signes que je vois ne sont que trop cer-
tains :

Admirez ce perfide , il me cherche , il m'en
conte ,

Et dans ses premiers fers il retourne sans
honte ;

Puisqu'il connoît qu'enfin sa Maîtresse est ici :
Nous en aurons l'esprit dans peu mieux
éclairci.

Epions.



SCENE XII.

GALOPIN, ISMENE, CELIE.

GALOPIN.

EXcusez si j'ai l'effronterie
D'entrer jusques ici, Mesdames, je vous prie ;
J'ai vu la porte ouverte, & je m'y suis glissé.

CELIE.

Ne sçaviez-vous frapper? vous êtes bien pressé?

ISMENE.

Qu'est-ce ?

CELIE.

C'est le valet de cet Amant volage,
Sans doute qu'à la Dame il vient faire un
message.

ISMENE.

Il ne m'a jamais vûs, il faut dissimuler.

CELIE.

Voyons ce qu'il demande, & le faisons parler.
D'où vous vient mon ami si grande hardiesse ?
Quoi, brusquement entrer jusques chez ma
Maîtresse ?

GALOPIN.

Par ma foi je pensois qu'ordât m'en sçavoir
gré.

Oo iij

440 LES APPARENCES

Je ſçai bien le chemin par où je ſuis entré ;
Je n'ai qu'à reſſortir.

I S M E N E.

Quel zele ici t'emporte ?
Et par l'ordre de qui viens-tu chercher ma
porte ?

G A L O P I N.

Je ſers un Maître ſol , qui dit qu'il eſt épris ,
Dans ce logis ici d'une jeune Cypris ,
Qui pour l'amour de lui , je penſe , eſt prifon-
niere.

Pour en juger , je cherche à la voir en viſiere.
Je m'y connois un peu.

I S M E N E.

Dis-moi , l'aime-t-il bien ?

G A L O P I N.

Oui , Madame , au prix d'elle il ne fait cas
de rien.

Il en aime pourtant une autre fort jolie ,
Et je ne penſe pas que ſi-tôt il l'oublie ;
Mais de la Priſonniere il eſt tout enchanté ,
Dites-moi ſi c'eſt vous ?

I S M E N E.

Sors , Maraut , effronté :
Sors , traître , & va plus loin faire des am-
baſſades.

C E L I E.
Quoi , chez le Gouverneur faire ces algarades ?

Que tu seras frotté, ladre, fripon, maudit.
Si j'appelle les gens.

GALOPIN

Je me le tiens pour dit:

SCENE XIII.

ISMENE, CELIE.

CELIE.

Peut-être vous croit-on la Prisonniere
encore,
Vous verrez que c'est vous qu'on cherche &
qu'on adore.

ISMENE.

Je le veux mieux sçavoir, j'en aurai le plaisir.

CELIE.

Mais, comment ferez-vous pour vous en
éclaircir ?

ISMENE.

Portez-lui ce billet que je lui viens d'écrire,
Nous nous verrons encor, pour peu qu'il le
desire.

Menant au rendez-vous, cette Dame avec moi.
Je cesserai d'aimer s'il lui garde sa foi.
Allez, le rendez-vous est marqué dans ma
Lettre.

442 LES APPARENCES

C E L I E.

Mais pourra-t-il sortir ?

I S M E N E.

J'ose me le promettre ;
Je feins de mon côté , s'il y veut consentir ,
Que je subornerai mes Gardes pour sortir ,
En le trompant encore , & lui donnant ma-
tiere
De croire que toujours je suis la Prisonniere.

SCENE XIV.

I S M E N E , F L E R I D E , *masquée*

F L E R I D E.

Avec votre congé, je vais jusqu'au Châ-
teau !

Madame.

I S M E N E.

Ce dessein me paroît fort nouveau ;
Madame, en désirant que de vous on réponde,
Vous osez sortir seule ! & qu'en diroit le
monde ?

F L E R I D E.

Celle qui seule vint de Naples jusqu'ici ,
Seule jusqu'au Château peut bien aller aussi.

TROMPEUSES. 443

I S M E N E.

Différez , s'il vous plaît , jusqu'à ce que mon
pere

Approuve ce dessein ; lui voulez - vous dé-
plaître ?

F L E R I D E.

Ce sera fait , Madame , avant qu'il vienne à
nous ,

Je n'ai qu'un mot à dire.

I S M E N E.

Ah , j'ai besoin de vous

J'ai promis avec vous de faire une visite :

F L E R I D E.

Dispensez m'en , Madame , il faut que je vous
quite.

Mon-Amant est captif , il me l'a fait sçavoir ,
Adieu , je ne puis plus différer de le voir.

I S M E N E.

Enfin , vous n'irez point , quoique vous puis-
siez dire.

F L E R I D E.

C'est me traiter , Madame , avecque trop
d'empire.

I S M E N E.

J'ai votre honneur en garde.

F L E R I D E.

Ah , vous n'y gagnez rien ?

Mais

I S M E N E.

Vous n'irez pas , je l'empêcherai bien.

SCENE XV.

LE GOUVERNEUR,

ISMENE, FLERIDE.

LE GOUVERNEUR.

Dessus quelle dispute êtes-vous là, Madame ?

ISMENE.

Vous ne fortirez pas , nous en aurions du blâme.

Admirez le dessein de cette fille ici !

Elle s'en veut aller.

LE GOUVERNEUR.

On ne fort pas ainsi.

FLERIDE.

Je ne voulois sortir qu'avec votre licence ,

Puisque de mon dessein vous avez connoissance.

Monsieur, vous trouverez que j'ai quelque raison ,

D'aller voir mon Amant qu'on retient en prison :

La chose est résolue , & je suis fort entiere.

TROMPEUSES. 445

LE GOUVERNEUR.

C'est pour ne le voir pas qu'on vous tient
prisonniere.

F L E R I D E.

Prisonniere , Monsieur , hé Dieux ! qui l'eut
pensé !

LE GOUVERNEUR.

Vous souvenez-vous plus de ce qui s'est passé
Dans ce jardin , Madame ?

F L E R I D E.

Ah , Monsieur , pour ma gloire ,
J'en ai trop dans mon cœur conservé la mé-
moire.

LE GOUVERNEUR.

Fûtes-vous pas de là conduite en ma maison ?
Et vous tient-elle pas enfin lieu de prison ?

I S M E N E *bas,*

Tout se va decouvrir.

F L E R I D E.

Quoi , je suis prisonniere !

LE GOUVERNEUR.

Sans doute.

F L E R I D E.

Votre fille , à ma seule priere ,
Eut hier la charité de me souffrir ici :
Parlez , n'est-il pas vrai ?

I S M E N E.

Non , il n'est pas ainsi

446 LES APPARENCES

F L E R I D E.

Vous me feriez ici tous deux devenir folle.

Quoi, Madame, est-ce ainsi que l'on me tient parole!

Je suis donc enfermée, on me tient en prison?

LE COUVERNEUR *bas.*

Elle s'égare un peu, rappelez sa raison,

C'est qu'avec le Galant elle a fait sa partie,

Il s'en va.

Je vous laisse avec elle, empêchez sa sortie;

Déjà sa négative excitoit mon courroux.

SCENE XVI.

ISMENE, FLERIDE.

F L E R I D E.

Que vois-je ici, Madame, & que me dites-vous?

Vous osez soutenir aux yeux de votre père? ..

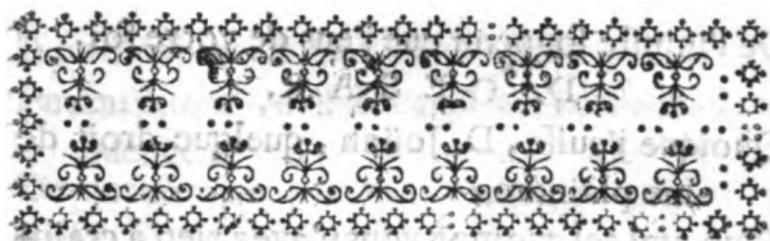
I S M E N E.

Ne vous allarmez pas, venez, c'est un mystère;

Je vous dirai pourquoi j'ai dû parler ainsi,

Vous en aurez le cœur tout à l'heure éclairci.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. JOUAN, D. CESAR,

D. JOUAN.



Je viens ici confus de ma crédulité,
 Vous demander pardon de ma lé-
 gereté.

J'eus tort, certainement, connois-
 sant votre zele ,

D'avoir osé douter d'un ami si fidele.

Je vous ai dit que j'aime un chef-d'œuvre des
 Cieux ,

Vous sçavez, cher ami, qu'on peint Amour
 sans yeux ,

Et que la jalousie , étant sa conductrice ,

Le fait souvent broncher au gré de son caprice:

Enfin vous avez droit de vous vanger sur moi .

448 LES APPARENÇES

De l'injuste soupçon que j'eus de votre foi.

D. C E S A R.

Quoique j'eusse, D. Joüan, quelque droit de
me plaindre,

D'un ami tel que moi, vous n'avez rien à crain-
dre :

Puisque vous recevez mes satisfactions,

J'excuse vos transports & vos émotions.

Ge courroux étoit juste, & trouve en conf-
cience

Que vous avez encore eu trop de patience.

Mais qui vous rend si sage après tant de fureur?

Qui vous a pû si-tôt guérir de votre erreur?

D. J O U A N.

J'ai sçu la vérité de votre Prisonniere,

Qui fait que ma raison recouvre sa lumiere.

Sans mentir, elle est belle, elle a beaucoup
d'appas.

D. C E S A R.

N'est-il pas vrai, D. Joüan, ne l'admirez-vous
pas?

D. J O U A N.

Oui certes, je l'admire : il est vrai qu'elle est
belle;

Mais mon Ismene encore a plus de beauté
qu'elle.

D. C E S A R.

Vous verrez qu'elle aura peut-être moins d'es-
prit ;

Afin

Afin d'en juger mieux, voyez comme elle écrit.
 Puisqu'à vos yeux j'ai mis ma flâme en évi-
 dence ,
 De mes derniers secrets, je vous fais confiance.
 Lisez.

SCENE II.

D. CESAR, D. JOUAN ,
 GALOPIN.

D. C E S A R.

D'Où ce maraut vient-il, tout effaré ?
 Rappelle ton esprit , qui me semble égaré :
 Qu'as tu ? parle.

G A L O P I N.

Ah, Monsieur, que je l'ai paré belle !
 Il m'est avis qu'encor, table, banc, escabelle,
 Fenêtres & balcons, que nerfs de bœuf aussi,
 Bâtons & coups de poings me suivent jusqu'ici.
 M'étant tantôt glissé pour voir la Prisonniere,
 Au lieu d'elle, j'ai vû la bête la plus fiere,
 Que je vis de ma vie.

D. C E S A R.

Enfin, dis-nous pourquoi ?
 Qu'allois tu chercher-là ? dis, parle, explique-
 toi.

450 LES APPARENCES.

G A L O P I N.

Je voulois voir pourquoi vous la trouvez si belle.

La fille du logis paroissant au lieu d'elle ,
Fiere comme un aspic , belle comme le jour :
Tu viens donc faire ici des messages d'Amour ?
Infâme a-t'elle dit, allons, mes Valets, traître,
Si tu veux d'un plein saut voler par la fenêtre.
Sa Suivante aussitôt, tranchant un merci-dieu,
Que cherches-tu , maraut , qui te mene en ce lieu ?

Quoi, chez le Gouverneur suborne t'on les filles ?
Que tu vas recevoir ici de coups d'étrilles !
Que tu seras frotté, coquin , fripon , maudit ?
Bien, ai-je répliqué , je me le tiens pour dit.
Enfin , je cours encor.

D. J O U A N.

Sur la coquetterie ;

Ismene n'a jamais entendu raillerie ;
Cela me surprend peu , connoissant sa vertu ,
Tu n'as pas dû sortir sans être bien battu.
Mais voyons ce billet :

D. C E S A R.

Lisez-le je vous prie.

D. J O U A N lit le Billet d'Ismene.

L E T T R E.

» **S**I vous pouvez suborner vos Gardes
» comme je suis assurée de gagner les

TROMPEUSES. 451

» miens , je sortirai ce matin pour vous aller
» voir , avec ces trois conditions ; Que vous
» fassiez tenir deux chaises & des porteurs ,
» à la porte de la grande Eglise ; Que vous
» ayez une maison assurée où je puisse parler
» à vous ; Et que vous laissiez votre pistolet au
» logis.

Elle mêle assez bien ici la raillerie.

D. C E S A R.

Hé bien , qu'en dites - vous ?

D. J O U A N.

L'entreprise est hardie ,

E'oserez-vous tenter ?

D. C E S A R.

Si vous voulez m'aider ,

Je-crois , qu'encore un coup , je la dois hazar-
der.

D. J O U A N.

Oui , je vous veux servir , & le ferai sans
peine ,

J'obtiens derechef , congé du Capitaine ,

Et pour vous faire voir cet objet si charmant :

J'offre le rendez-vous dans mon appartement :

Comme il est ignoré de votre Prisonniere ,

Et qu'elle n'a point vû la porte de derrière ,

Vous accomplirez-là fort aisément vos vœux

En carrosse d'ici nous sortirons tous deux ,

Amour fera le reste.

P p ij

452 LES APPARENCE

D. C E S A R.

Ah , l'ami secourable !

D. J O U A N.

Certes, je dois bien être à vos vœux favorable.
Je vous ai , cher ami , faussement accusé ,
Et j'ai trop de plaisir d'être désabusé ;
Croyez que je ferai réussir l'entreprise.
à Galopin.

Arrête des porteurs devant la grande Eglise ,
Et fais nous-y venir deux chaises promptement.

G A L O P I N.

J'y cours.

D. J O U A N.

Voilà la clef de mon appartement ;
Conduis-les ; tu vois bien qu'elles s'y doivent rendre ,
Tâche à les divertir , si l'on les fait attendre.
Voici le Gouverneur qui peut nous détourner.

D. C E S A R.

Quel sujet si matin nous le peut amener ?

D. J O U A N.

Il vient vous visiter.

D. C E S A R.

J'ai peur qu'il ne retarde.
Ce dessein pour lequel encor je me hazarde

SCENE III.

LE GOUVERNEUR,
D. JOUAN, D. CESAR.

LE GOUVERNEUR.

D'Où vient, Seigneur D. Jouan, que je vous
trouve ici ?

D. JOUAN.

C'est qu'au Château D. Jouan est prisonnier
aussi.

LE GOUVERNEUR.

Comment ?

D. JOUAN.

Y rencontrant ce Cavalier que j'aime,
Je pense être captif comme un autre moi-même.

LE GOUVERNEUR.

S'il est vrai qu'un ami vous retienne en prison,
Nous y sommes donc trois par la même raison:
J'y cherche D. Cesar, je l'aime, je l'estime,
Et le veux servir, même en connoissant son
crime.

D. CESAR.

Je ne sçai que répondre à vos civilités.

454 LES APPARENCES

LE GOUVERNEUR.

Prenez congé de lui, D. Jôuan, & nous quittez.
J'ai deux mots d'importance en secret à lui
dire.

D. J O U A N

J'obéis, & vous laisse. Adieu, je me retire.

D. C E S A R *bas à D. Jôuan.*

Ah que j'ai de douleur & de confusion,
Que je perds une belle & rare occasion!
Si je n'y puis aller, de peur qu'elle m'accuse,
La voyant arriver, faites lui mon excuse;
Marquez-lui bien pourquoi je ne puis l'aller
voir,

Dites lui qu'en un mot j'en suis au désespoir.
Vous la connoissez bien; mais la voyant pa-
roître

Sous le voile, feignez de ne la pas connoître.

D. J O U A N.

Je n'y manquerai pas.



SCENE IV.

LE GOUVERNEUR ;
D. CESAR.

LE GOUVERNEUR.

DOm Cesar seyons nous ;
Il faut qu'en liberté je parle avecque vous ;

D. CESAR.

J'obéis : *il s'assied.*

LE GOUVERNEUR.

Apprenez qu'en nos jeunes années
Nous eûmes mêmes cœurs, & mêmes desti-
nées

D. Pedro Colona, votre beau-pere, & moi ;
Qu'en mille occasions il me garda sa foi ;
Que de son amitié je garde la mémoire ;
Et qu'enfin son honneur m'est plus cher que ma
gloire.

Pour le servir, Cesar, je me transporte ici ;
Si vous l'avez fâché, je l'ai fort adouci :
Mon Courier de retour, l'assure, & cette let-
tre

Marque votre pardon, que je m'ose promettre ;
Si vous me promettez d'accomplir ses desseins.

456 LES APPARENCES

Enfin il a remis le tout entré mes mains ,
Je suis votre Avocat plutôt que votre Juge ,
Au lieu d'une prison vous trouvez un refuge ;
Mais à condition , l'ayant désobligé ,
Que vous rétablirez son honneur outragé
En épousant sa fille ; & cette affaire faite ,
Qu'à tous deux sa maison servira de retraite.
Et que quelques ennuis qu'il ait pour vous
soufferts ,
Il vous y recevra tous deux les bras ouverts ,
Comme pere commun , & comme fort bon
pere.

D. C E S A R.

J'approuve l'action que vous venez de faire ;
Oui , Seigneur D. Alonce , elle est digne de
vous ,

Je ne méritois pas un traitement si doux !
Il est vrai qu'un soupçon conçu sans appa-
rence ,

Porta ma jalousie à quelque extravagance ;
Mais m'étant éclairci , je me suis accusé.
Enfin , de ce soupçon étant désabusé :

Je vous jure & proteste , & de toute mon ame ,
Que je n'aurai jamais que Fleride pour femme.

LE G O U V E R N E U R.

Si vous avez pour elle un véritable amour ,
Il faut que votre hymen s'acheve dans ce jour.

D. CESAR.

TROMPEUSES. 457.

D. C E S A R.

D'accord : avez-vous d'elle un pouvoir pour le faire ?

LE G O U V E R N E U R.

Sa procuration n'est pas fort nécessaire :
Fleride étant d'accord du mariage aussi ,
Etant ici tous deux.

D. C E S A R.

Quoi , Fleride est ici ?

LE G O U V E R N E U R.

En auriez-vous déjà dû perdre la mémoire !
N'est-elle pas chez moi ?

D. C E S A R.

Dieux ! qui l'auroit pû croire ?

LE G O U V E R N E U R.

Certes , il vous sied mal de faire le surpris :
N'étiez-vous pas ensemble alors que je vous
pris ?

D. C E S A R.

Quoi , Fleride avec moi lorsque vous m'arrê-
tâtes !

LE G O U V E R N E U R.

Et pour qui fut-ce donc que vous vous empor-
tâtes ?

Et nous osâtes seul menacer en courroux ,
La voyant arrêter ? Elle étoit avec vous.

D. C E S A R.

Monsieur , assurez - vous que ce n'étoit point
elle.

Tome V I.

Q 9

584 LES APPARENCES

LE GOUVERNEUR.

Vous me feriez troubler tout-à-fait la cervelle.
Un Valet de son pere est depuis hier ici,
Qui l'a vûë & connuë, & nous l'assure ainsi.

D. C E S A R.

Dites-moi, s'il vous plaît, pour plus grande lumière,

Avez-vous au logis quelque autre prisonniere?

LE GOUVERNEUR.

Je n'ai que celle-là, qui fût aux yeux de tous
Par moi dans ce Jardin surprise avecque vous.

D. C E S A R.

Monfieur, assurez-vous que ce n'est point l'Écrite.
ride.

LE GOUVERNEUR.

Elle-même l'avouë, & tantôt l'œil humide,
Le cœur plein de sanglots, & l'esprit tout confus,

Elle a tout confessé: que désirez-vous plus?
Voulez-vous plus de preuve & plus grande lumière?

Toutefois elle nie être ma prisonniere.

D. C E S A R.

Hé bien, ce n'est pas donc celle que vous pensez.

LE GOUVERNEUR.

Les Valets l'ont connuë; en est-ce pas assez?
Ma raison avec vous souffre ici le martyre.

TROMPEUSES. 459

D. C E S A R.

Ce sont des imposteurs s'ils vous l'ont osé dire.
Oui, sauf votre respect, ces coquins ont menti.

LE G O U V E R N E U R.

Je gage que tantôt vous prendrez leur parti.
Venez avecque moi, D. César, & je gage
Que vous seconderez en tout leur témoignage.
Car vous verrez Fleride.

D. C E S A R.

Allons, si je la voi,
La dispute est finie, & lui donne ma foi;
Oui, sans plus contester j'épouse à l'heure même.

LE G O U V E R N E U R.

Vous ne sçauriez mieux dire.

D. C E S A R *bas.*

En quelle peine extrême
Me jettent mes soupçons?

LE G O U V E R N E U R *bas.*

O Dieux, quel embarras!

D. C E S A R.

Allons nous éclaircir; ne soutenez vous pas
Que celle que chez vous, vous tenez prison-
niere,

Pour qui D. Colona vous a fait la priere,
Est la même qui fut hier surprise avec moi
Dans ce Jardin voilée?

Qq. ij

460 LES APPARENCES

LE GOUVERNEUR.

Oui , ce l'est sur ma foi :

Ne vous obstinez pas , je sçai bien que c'est elle.

D. C E S A R.

Vous me feriez tourner tout-à-fait la cervelle :
J'atteste tous les Dieux qu'on vous trompe en ce point,

Que ce ne la peut être, & que ce ne l'est point.

LE GOUVERNEUR.

Mais qui seroit-ce donc ?

D. C E S A R.

Démêlons la fusée ;

Allons la voir au nez ; la chose est bien aisée.

LE GOUVERNEUR.

Allons.

S C E N E V.

I S M E N E & F L E R I D E

voilées , & sortant de leurs chaises.

G A L O P I N *avec elles.*

G A L O P I N.

ON vous fait faire ici de jolis tours ,
Si les porteurs faisoient ce chemin tous les jours,

TROMPEUSES. 46 F

Ils auroient bien gagné le ducat qu'on leur donne.

I S M E N E.

Enfin , où sommes nous ? ce long chemin m'étonne ;

Si je suis dans Gayette , enfin , je gagerois
Que nous en avons fait le tour deux ou trois fois.

G A L O P I N.

Comme j'appréhendois que vous fussiez suivies ,

J'ai pour mettre à couvert vos honneurs & vos vies ,

En découvrant de loin un de vos serviteurs,
Donné de l'exercice à nos pauvres porteurs.
Qu'ils me donnoient au diable en faisant ces corvées !

Enfin au rendez-vous vous êtes arrivées ,
C'est dedans ce logis , le [reconnoissez-vous ?

I S M E N E.

Outre que les rideaux étoient tirez sur nous ,
Tu nous as fait mener si vite , que la rue
Où l'on nous fait descendre , encor m'est inconnuë.

G A L O P I N.

Je vous ouvre , entrez donc : quand vous serez dedans

Mon ordre est , pour la peur qu'on a des accidens ,

Qq iij

462 LES APPARENCES.

De refermer fur vous la porte tout-à l'heure.
Adieu.

I S M E N E.

Ne t'en va pas encore , un mot, demeure.

G A L O P I N.

Vous aurez mieux que moi pour vous entre-
tenir ;

Dans un petit moment mon Maître va venir.

SCENE VI.

I S M E N E , F L E R I D E

dans la chambre de D. Joüan.

F L E R I D E *bas.*

JE n'ai pas dis un mot ici , ni dans la rue ;
Je craignois ce Valet qui m'auroit reconnü.
Je sens , puisqu'en effet Galopin est ici ,
Que D. Cesar , son Maître , y peut bien être
aussi.

Mais Ismene se cache & demeure voilée ;
Observons cette fille , elle est dissimulée ,
Elle a quelque dessein , je n'ose la presser :
Je crains cette visite , & ne sçai qu'en penser.

I S M E N E.

Puisque seules ici nous sommes demeurées ,

TROMPEUSES. 463

Que nous ne sommes plus d'aucuns yeux éclairés,

Parlons en liberté. Que vois-je? justes Dieux!

F L E R I D E.

Qu'est-ce? que voyez-vous?

I S M E N E.

Me trompez-vous, mes yeux?

F L E R I D E.

Qu'est-ce donc?

I S M E N E.

N'ai-je pas sujet d'être allarmée?

Dans ma propre maison je me trouve enfermée.

F L E R I D E.

Comment?

I S M E N E.

Vous jugez bien que ce n'est pas en vain
Que je vous mene ici, que j'ai quelque dessein,
Vous le sçaurez tantôt; je suis donc étonnée
De voir que c'est chez moi que je vous ai menée.

F L E R I D E.

Chez vous?

I S M E N E

Oui, de D. Jouan, voici l'appartement;
Et je crois que j'y suis par quelque enchantement.

Qq iiij

464 LES APPARENCES

Quoique vous demeuriez en ce logis, peut-être
Vous ne le pouvez pas comme moi recon-
noître,

N'étant jamais entrée en cette chambre ci.

Il faut absolument que nous sortions d'ici :

Si l'on nous y trouvoit, nous serions trop blâ-
mées.

Mais comment en sortir ? nous voilà renfer-
mées

A la clef pas dehors, & même à double tour

Cette autre porte là répond dessus la cour,

Dans mon appartement.

F L E R I D E.

La bizarre aventure !

Madame, j'ai mis l'œil au trou de la serrure,

Je découvre Celie, oui certes, la voilà :

Elle fait quelque ouvrage.

I S M E N E.

Otez-vous donc de-là ;

Je m'en vais l'appeller : Celie ?

F L E R I D E.

Répond-telle ?

I S M E N E.

Elle ne nous voit pas, & ne sçait qui l'appelle.

Celie ? Elle se tourne, & ne sçait où je suis :

Ouvrez, je suis ici.

C E L I E *derrière le théâtre.*

Madame, je ne puis,

TROMPEUSES. 465

Monfieur prit hier au foir la clef de cette
porte :

Je m'en vais la chercher.

I S M E N E.

Fais vite , & que je forte :

Cela m'est important; pour Dieu dépêche-toi.

C E L I E.

J'y cours.

F L E R I D E.

Je vois ce foin inutile ,

I S M E N E.

Hé pourquoi ?

F L E R I D E.

Parce qu'on vient ouvrir la porte de la rue ,

Et quelqu'un entre ici.

I S M E N E.

Grands Dieux ! je fuis perduë !

C'est D. Jouan. Que ferois-je ? il faut adroitement

Jouer ici d'esprit; cachez-vous promptement :

Il referme la porte , allez , laissez-moi faire ,

Ne vous étonnez point.

F L E R I D E.

Voici bien du mystere !



SCENE VII.

D. JOUAN, ISMENE, FLERIDE.

D. JOUAN.

Pour servir mon ami : Dieux , qu'est-ce
quê je voi !

I S M E N E *bas.*

Ne vous allarmez pas , c'est moi , D. Joüan ,
c'est moi ,

Qui certes ne sçauroit m'empêcher de vous
dire ,

Quand on vous connoît bien qu'il faut qu'on
vous admire.

Le courtois Cavalier , & qu'il est bien appris ,
Laisser dans votre chambre une jeune Cypri ,
Seule qui vous attend? voyant qu'elle s'ennuie ,
Je suis venue enfin lui tenir compagnie.

Passant sans peine ici de mon appartement :
Voilà de jolis tours pour un parfait Amant.

Quoi , celle qui doit être aujourd'hui votre
femme ,

Vous la traitez ainsi ?

D. JOUAN.

Que croyez-vous , Madame?

TROMPEUSES. 467

I S M E N E.

Je sçai ce qu'il faut croire : hé , peut-on l'endurer !

D. J O U A N.

Je jure.

I S M E N E.

Vous allez, D. Jouan, vous parjurer :

Tout beau , ne jurez pas !

D. J O U A N.

Est-ce elle qui m'accuse ?

Ecoutez !

I S M E N E.

Qu'entendrai-je ? une méchante excuse !

D. J O U A N.

Si je puis dire un mot , vous ne direz plus rien.

I S M E N E.

Infâme , esprit jaloux , je vous connois trop bien.

D. J O U A N.

**Si j'ai paru jaloux , je ne suis point infâme :
Dites - moi , voulez - vous connoître cette
Dame ?**

I S M E N E.

**Il faudroit que je fusse , esprit rude & jaloux ,
Incivile & brutale aujourd'hui comme vous ,
De vouloir voir par force une femme cachée ;
Qu'enfin je ne hai point , qui ne m'a point fa-
chée.**

468 LES APPARENCE S

D. J O U A N.

Ecoutez-moi, de grace, & je vous ferai voir. . .

I S M E N E.

Non , ne me dites rien , je ne veux rien sça-
voir.

D. J O U A N.

Je ne dirai qu'un mot.

I S M E N E.

Que je fais malheureuse !

Non , non , je ne suis pas tellement amou-
reuse ,

Que j'aie ici besoin de satisfactions.

J'ai des yeux , il suffit , je vois vos actions ;

Je ne m'emporte point , D. Joüan par jalousie ,

C'est d'un juste courroux que mon-ame est
saisie ,

De voir votre mépris , de voir qu'à mon aspect-

Vous blessiez jusques-là l'honneur & le res-
pect :

De voir par l'action que vous venez de faire ,

Que vous deshonoriez la maison de mon pere.

Mais vous-même , D. Joüan , vous vous des-
honorez.

Quoi , cette Dame en chaise & les rideaux
tirez ,

Un Valet la suivant , être chez nous conduite !

Nous voyez , je sçai tout , je suis fort bien
instruite.

TROMPEUSES. 469

D. J O U A N.

Quel plaisir prenez-vous à me persécuter ?
De grace , écoutez-moi.

I S M E N E.

Que m'allez-vous conter ?
Des fables ?

D. J O U A N.

Non , Madame , une histoire certaine ,
Un très intime ami que j'ai vû fort en peine.

I S M E N E.

O l'excuse grossiere , ô le foible discours !
Il dira qu'un ami lui demandant secours ,
Il a prêté sa chambre , & qu'attendant l'in-
fâme ,
Il a chez lui devant fait conduire la Dame ;
C'est l'excuse ordinaire , on la devine aussi.

D. J O U A N.

Mais pourquoi voulez-vous que je m'excuse
ainsi ?
Enfin , écoutez-moi.

I S M E N E.

D. Joüan quiconque écoute ,
Cherche à se satisfaire , étant encore en doute ;
Moi , je ne leveux pas : car je ne doute plus.

D. J O U A N.

Sçachez du moins , Madame.

I S M E N E.

Ah , discours superflus !

470 LES APPARENCES

Je ne veux rien sçavoir , vous dis-je. Allez ,
Madame ;

Allez hors de chez nous appaiser votre flâme !
On ne vit pas ainsi dans les maisons d'hon-
neur ,

Vous deviez respecter au moins le Gouver-
neur.

Vous sçavez qui je suis. *bas à Fleride.*

Excusez chere amie.

Ce m'est force de feindre ici de l'infamie ,
Pour me tirer d'affaire.

D. J O U A N. *bas.*

O dure extrémité !

Faut-il pour un ami que je sois affronté ?

Dure loi d'amitié qui me ferme la bouche ;

• à Fleride.

Madame , dites-nous si l'affaire me touche,
Etes-vous là pour moi , répondez , il le faut ;
Si vous ne vous nommez , je le dirai tout haut.

I S M E N E.

Vous vous fâchez en vain.



SCENE VIII.

CELIE, ISMENE D. JOUAN.

FLERIDE, CELIE.

CELIE. *bas.*

ENfin j'ouvre la porte,
ISMENE.

Vous avez bien tardé ;

CELIE.

Mais, Madame.

ISMENE.

Il n'importe,

Vous le voyez, D. Jouan, je passe librement
Par cette porte ici dans votre appartement.

D. JOUAN.

Je le vois, mais souffrez que pour vous satisfaire . . .

Grand monde vient ici : grands Dieux c'est
votre père !

Madame, au nom des Dieux cachez lui tout
ceci.

D. CESAR.

Non, non, il doit sçavoir ce qui se passe ici ;
Pour ne pas épouser un homme qui m'abuse,
Je n'ai garde de perdre une si belle excuse.

SCENE DERNIERE.

D. CESAR, LE GOUVERNEUR,
ISMENE, FLERIDE,
DOM JOUAN, CELIE,
GALOPIN, &c.

LE GOUVERNEUR.

AU bruit de votre choix, confus je viens
ici :

Quel dessein avez-vous, ma fille, qu'est-ce ci ?
Vous êtes bien hardie, & craignez peu de
blâme.

ISMENE.

J'y viens voir seulement ce qu'y fait cette
Dame.

LE GOUVERNEUR.

Une Dame en ce lieu ! qu'y vient-elle cher-
cher ?

ISMENE.

D. Jouan vous le peut dire, il l'avoit fait ca-
cher ;

L'intérêt que j'y prens vaut bien que je le
sçache.

LE GOUVERNEUR.

Quoi, D. Jouan, seriez-vous si brutal & si
lâche ?

D. JOUAN.

TROMPEUSES. 573

D. J O U A N.

Voulez-vous sans m'ouïr aussi me? condamner?

Au respect d'un ami c'est trop m'abandonner ;
Pour sauver mon honneur il faut que je vous
die

Ce que j'aurois sans lui caché toute ma vie.
Sçachez que cette Dame (elle a beau se ca-
cher)

En veut à D. Cesar , qu'elle le vient chercher ;
Et que c'est celle-là qu'avec lui vous trou-
vâtes

Dans ce jardin voilée , & que vous arrêtâtes ;
Les escortant , Monsieur , quel crime ai-je
commis ?

Doit-on pas au besoin assister ses amis ?

F L E R I D E.

Moi , pour voir D. Cesar , je suis ici venuë ?

D. C E S A R *bas.*

Si celle qui se montre est ma belle inconnuë ,
Qui peut être cette autre ?

L E G O U V E R N E U R.

On a sçû pénétrer

Vos plus cachez secrets ; vous pouvez-vous
montrer :

Madame , on vous connoît , D. Cesar seul
nous laisse ,

D outer que vous soyéz Fleride sa Maitresse ,

Tome VI.

R. r.

474 LES APPARENCES

FLE RIDE *en ôtant son voile.*

Oùi certes je la suis ; & c'est tout mon ennui ;
Que nul ne doute ici de mon malheur que
lui.

D. C E S A R.

Que vois-je ?

LE G O U V E R N E U R.

Hé bien , Cesar, le nierez-vous encore ?
Est-ce pas là Fleride ?

D. C E S A R.

Oùi , celle que j'adore ,
Sous ce voile cachée étale ses appas.

LE G O U V E R N E U R.

Pourquoi souteniez-vous que ce ne l'étoit pas ?
La contestation est plaisante & nouvelle ;
Il donne rendez-vous , il concerté avec elle ;
L'envoie en cette chambre & l'y suit pas à
pas ,
Et m'osoit soutenir que ce ne l'étoit pas.

I S M E N E. *bas.*

J'ai perdu mon amour , la vérité se montre ;
Ne perdons pas l'esprit aussi dans ce ren-
contre ,

Et sauvons notre honneur. *haut.* Si vous voulez
sçavoir

Le sujet de ce trouble , on vous le fera voir.

LE G O U V E R N E U R.

Qu'est-ce donc ?

T R O M P E U S E S . 475

I S M E N E .

Apprenez que Fleride inconnue
Pour chercher un refuge est près de moi ve-
nuë.

Je l'ai menée ici , non sans cause , avec moi :
C'est pour punir , D. Joüan, il sçait assez
pourquoi.

D. J O U A N .

Ah , Madame , excusez l'injuste jalousie
Que j'ai trop foiblement fait connoître à Ce-
lie !

C E L I E .

Je vous avois bien dit que je lui dirois tout.

F L E R I D E .

Puisque de mes malheurs enfin je viens à bout,
Et que j'en fors , qu'importe enfin par quelle
voie.

M'aimez-vous ?

D. C E S A R .

Oüi , Madame.

LE G O U V E R N E U R .

Ah que j'en ai de joie !

Donnez-vous donc la main , & sans sortir
d'ici.

D. C E S A R .

De bon cœur.

LE G O U V E R N E U R .

Ah , D. Joüan , donnez la vôtre aussi.

R r ij

476 LES APPARENCES;

Ma fille, accomplissons ce double mariage;

I S M E N E.

De bon-cœur je la donne.

D. J O U A N.

Et moi de grand courage;

G A L O P I N.

Messieurs, si vous avez approuvé nos desseins;

Donnez-en quelque marque, applaudissez

des mains.

F I N.